

**Université de Montréal**

*Derniers instants*

suivi de

*Modèle familial et filiations dans le roman  
Fugueuses de Suzanne Jacob*

par

**Anick Lebel**

**Département des Littératures de langue française  
Faculté des arts et des sciences**

**Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures  
en vue de l'obtention du grade de M.A.  
en littératures de langue française**

**Avril 2014**

**© Anick Lebel, 2014**

**Université de Montréal**  
**Faculté des études supérieures**

**Ce mémoire intitulé :**

*Derniers instants*  
suivi de  
*Modèle familial et filiations dans*  
*Fugueuses de Suzanne Jacob*

**présenté par :**  
**Anick Lebel**

**a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :**

**Catherine Mavrikakis**  
**Président-rapporteur**

**Marie-Pascale Huglo**  
**Directrice de recherche**

**Karim Larose,**  
**Codirecteur**

**Martine-Emanuelle Lapointe**  
**Membre du jury**

## Résumé

« Derniers instants », première partie de ce mémoire, est un roman dont la protagoniste, une octogénaire issue d'une famille aux valeurs traditionnelles, refuse de se conformer aux idéologies d'une société patriarcale, comme sa mère, sa grand-mère et toutes les femmes qui les ont précédées l'ont fait avant elle. C'est une démarche créative inspirée par la restitution de la part des femmes dans l'histoire, depuis l'avènement des études féministes. Un regard *a posteriori*, une relecture de l'expérience féminine. Dans la deuxième partie, « Modèle familial et filiations dans *Fugueuses* de Suzanne Jacob », je m'intéresse à la fonction que Jacob attribue à l'écrivain. En effet, pour l'auteure, chaque individu est un lecteur du monde. Le rapport dialogique qu'elle établit entre le texte littéraire et les « fictions dominantes » rend compte de sa démarche créative, c'est-à-dire l'écriture comme l'aboutissement d'une lecture singulière des évidences, de l'entendu, du *ce-qui-va-de-soi*.

Mots clés : modèle familial, famille, filiation, transmission, fiction dominante, Suzanne Jacob, *Fugueuses*.

## Abstract

« Derniers instants » is a novel about a lady in her eighties, born in a family with traditional values, who refuses to conform to the rules of a Patriarchal Society. A creative approach inspired by the restitution of women's contribution to History. It proposes a kind of a look back, like a reviewed version of feminine experience. The essay « Modèle familial et filiations dans *Fugueuses* de Suzanne Jacob » analyses the fonction that the author attributes to writers. According to her, each individual is able to bring new meanings to social hegemonies. The dialogical relation that she establishes between them and literature is relevant of her scripture, in which writing is the result of a unique interpretation of the obvious and the evidences.

Key words: domestic family model, family, filiation, transmission, social hegemonies, Suzanne Jacob, *Fugueuses*.

## TABLE DES MATIÈRES

Résumé.....	iii
Abstract.....	iv
Remerciements.....	vi
<b>Première partie : Création</b>	
<i>Derniers instants</i> .....	1
<b>Deuxième partie : Essai</b>	
<i>Modèle familial et filiations dans Fugueuses de Suzanne Jacob</i> .....	73
INTRODUCTION.....	74
LA FILIATION.....	82
LA TRANSMISSION.....	98
CONCLUSION.....	109

## REMERCIEMENTS

Je tiens à exprimer ma plus grande reconnaissance à ma directrice, Marie-Pascale Huglo, ainsi qu'à Karim Larose, co-directeur, pour leur patience, leur précieuse collaboration, leur disponibilité et leurs judicieux conseils, à Catherine Mavrikakis et à Catherine Morency pour m'avoir encouragée dans la voie de la création, au Département des littératures de langue française ainsi qu'au MELS pour leur contribution financière, à mes amis Evelyne, Lucie, Dominique, Serge et Étienne, pour avoir cru, bien plus que moi-même, en ma capacité de mener ce projet à terme, à Martin et à ma famille pour leur amour et leur générosité.

Un merci tout spécial à ma mère avec qui j'ai ri et j'ai pleuré, souvent tout à la fois, pour sa compréhension, son empathie, son dévouement, ses encouragements, son écoute, son humour, pour ses soins et ses petites attentions, pour son soutien et son amour inconditionnels. Aucun mot ne saurait rendre justice à ta grandeur d'âme...

*Derniers instants*

Dehors, la pluie se déchaîne sous la force du vent qui cambre la cime des arbres, fait trembler les fenêtres. Ève-Marie ouvre les yeux. Exaspérée par la journée qui s'amorce, elle pousse un long soupir. Ce matin, comme tous les précédents, elle doit se convaincre de se lever. Aujourd'hui la corvée lui paraît insurmontable. L'intervenante du CLSC doit lui rendre visite cet après-midi. Demain, l'octogénaire quittera son logement, mais elle n'a encore rien emballé. Elle tend le bras vers la table de nuit puis, d'une main chancelante, elle saisit ses lunettes, les dépose sur son nez.

Dans le plafonnier, la mouche remue encore. Ève-Marie a remarqué sa présence après que le concierge de l'immeuble a changé l'ampoule, cinq jours plus tôt. Le battement de ses ailes n'est plus aussi déterminé, il est moins rigoureux qu'au premier jour. Ève-Marie observe l'insecte. Elle se dit que sa vie n'est plus qu'un sens unique. Un long couloir circulaire, la mort comme seule issue possible.

À peine une semaine s'était écoulée entre sa dernière visite chez le spécialiste et l'appel de la travailleuse sociale : « Bonjour, madame Daigle. Je suis intervenante au CLSC. Votre médecin nous a référé votre dossier. L'état de vos os s'est détérioré. Le risque de chute est considérable. Nous allons devoir commencer les démarches pour trouver un centre adapté à vos besoins. »

Un centre. Adapté à ses besoins. Ça lui a rappelé Matthew, le frère de Charles. La petite pièce qu'il occupait dans une résidence pour personnes âgées. Chaque fois qu'ils le visitaient, Ève-Marie avait la sensation d'être dans un transit entre la vie et la mort. Elle a bien essayé de convaincre son interlocutrice qu'une aide à domicile — comme le lui avait suggéré son médecin — serait suffisante. Sur un ton ferme, l'intervenante a répondu : « Madame



Daigle, je viens de vous le dire. Votre condition est sérieuse. Vous ne pouvez plus demeurer seule. Je comprends votre réticence... faites-moi confiance, je suis là pour vous aider. »

« Quelle prétention ! », avait pesté Ève-Marie. » Comment pouvait-elle savoir ce qui était bien pour elle ?

*Les jardins de l'Éden.* C'est le nom de la résidence qu'elle lui a trouvée. Lorsqu'elle avait rappelé Ève-Marie, elle lui avait vanté les services de la maison, comme elle lui aurait vendu une chambre dans un hôtel luxueux : « Un fauteuil roulant sera mis à votre disposition... Les corridors sont larges, vous pourrez vous y déplacer facilement... Vous pouvez manger dans votre chambre... Il y a un petit frigo, une télévision et un garde-robe. Si vous préférez, un préposé pourra vous accompagner à la salle à manger... Il y a deux salles de bain par étage... L'endroit va vous plaire... J'en suis certaine... Votre chambre sera bientôt disponible... Vous ne devez apporter que le strict minimum... »

Dépourvue devant l'enthousiasme de sa bonne samaritaine et ébranlée à l'idée de ce qui l'attendait, Ève-Marie était restée sans mot. Ses yeux ruisselaient de colère. De toute sa vie, elle ne s'était jamais sentie aussi vulnérable. De quel droit cette femme, qui ne la connaissait pas, se permettait-elle de décider de l'endroit où elle devait vivre ? Elle regrettait de n'avoir pu lui dire : *Puisque ça vous réjouit autant, prenez ma place. Allez-y, vous, passer vos dernières années dans un mouvoir où autonomie et dignité appartiennent au passé et où votre seule activité est d'attendre que l'on vienne vous chercher !*

À maintes reprises, Ève-Marie avait imaginé que le choc, trop éprouvant pour ce qui lui restait de force, provoquerait sa mort. Une mort douce. Naturelle. Son cœur aurait cessé de battre. Il n'aurait pas tenu le coup. La simple idée d'aller vivre dans un « asile pour vieux »,

comme disait Charles, aurait dû lui être fatale. Le dénouement de sa vie n'avait plus rien de mystérieux. Elle aussi serait désormais prisonnière d'une toute petite chambre : détenue à perpétuité.

En essayant de sortir du lit, elle ressent une douleur à la hanche. Séquelle d'une vieille fracture due à une mauvaise chute. Elle glisse les pieds dans ses pantoufles. Ses jambes tremblent. Charles est là. Immortalisé par le signet souvenir qu'elle conserve sur la table de nuit. Pour se rappeler. Mais elle n'a rien oublié. Malgré les années. Sept ans que le temps n'en finit plus de s'écouler... le désert dans un sablier. À l'aide de sa canne, elle parvient enfin à se lever.

Les journées se suivent, se confondent. Ève-Marie ne sort plus. Sauf pour prendre un peu d'air sur le balcon. Un belvédère à proximité d'immeubles abandonnés, tapissés de graffitis, en bordure d'une autoroute bruyante. Elle ne peut plus s'aventurer dans les rues du quartier. Même avec sa marchette. Ses jambes ne la soutiennent plus. Sa vue se détériore, son corps s'essouffle au moindre effort.

Demain sa vie prendra un nouveau tournant. L'énième depuis la mort de Charles. La chirurgie, la maladie, la vente de la maison, son départ de Bellesource, le déménagement à Montréal... Elle n'ose pas imaginer ce à quoi les journées ressembleront lorsqu'elle occupera une chambre à la résidence.

\*\*\*\*\*

C'était il y a cinq ans, à Bellesource. Le couperet venait de tomber. La nouvelle s'était répandue comme le feu sur l'essence. Ève-Marie devait l'annoncer à Charles. D'un pas pressé, elle marchait vers le cimetière où il reposait. Un peu plus de soixante ans après son ouverture,

la *WoodMill Ltd.* allait cesser ses activités. Quatre cent cinquante pertes d'emplois. Le deuxième grand conflit de travail depuis la création de l'usine. Cette fois, la grève n'avait rien réglé.

La confrontation n'opposait pas que les prolétaires et le patronat. Parmi les travailleurs, deux clans s'étaient formés. D'un côté, les radicaux. Ceux qui voulaient tout obtenir. À tout prix. Ne rien céder. De l'autre, des employés prêts à négocier pour sauver quelques emplois. Des collègues en étaient venus aux coups. Familles et amis étaient divisés. Certains affrontements avaient été d'une violence inexplicable. Voitures incendiées, maisons saccagées, fenêtres fracassées, graffitis injurieux : « Traître », « Requin », « Suceux », « Licheu », « Vendu »... Des arrestations, des accusations de méfaits, de voie de faits, des condamnations, même des peines d'emprisonnement. Dans ce petit village paisible, les relations n'avaient jamais été aussi tendues.

Ève-Marie était inquiète. La survie de la région dépendait de l'usine. Que deviendrait le village ? Devrait-elle abandonner sa maison ? Pour aller où ? Qui prendrait soin de leur petit lot de terre, au pied du grand chêne, dans le Cimetière des Pionniers ? Distracte, elle n'avait pas aperçu la plaque de glace qui scintillait au milieu de la pente, à l'entrée du cimetière. L'agent d'entretien s'était précipité vers elle : « Madame Daigle ! J'vais vous aider à vous relever. » Elle se lamentait. La douleur était insoutenable.

À l'hôpital, l'orthopédiste avait rendu son verdict : « Vous vous êtes fracturé la hanche. Je vais devoir vous opérer. Remplacer votre hanche par une prothèse. » À ces mots, elle avait sursauté :

— Pour une simple fracture ?

— La cassure est importante. À cause de l'ostéoporose.

— L'ostéoporose... depuis quand ?

— Je ne sais pas. Je croyais que vous étiez au courant.

— Non. Vous me l'apprenez.

Il y avait déjà maintes années que les signes du vieillissement avaient commencé à se manifester. Ridules, rides d'expression. Peau flétrie. Plus livide, plus mince. Fragile comme le parchemin. Des fleurs de cimetière parsemaient son corps. Une crinière clairsemée, terne et dévitalisée, avait peu à peu remplacé sa longue chevelure brune et ondulée. Ces traces inévitables du temps, elle avait fini par s'y habituer. À cette lente décrépitude s'ajoutait l'effritement de ses os. Ève-Marie appréhendait la suite. Son squelette se détériorerait jusqu'à être trop faible pour la supporter. Elle n'aurait d'autre choix que de se soumettre aux aléas de la maladie.

L'opération s'était déroulée sans complication. Sa longue convalescence lui avait permis de reprendre suffisamment de force pour aller au bout du programme de réadaptation. Elle était restée des mois dans cet hôpital. Celui-là même où elle avait veillé sur Charles, dans les derniers instants de sa vie.

\*\*\*\*\*

Charles et Ève-Marie venaient de rentrer à la maison quand le téléphone avait sonné. La crainte dans les yeux, ils s'étaient tourné l'un vers l'autre. Ils venaient de passer la matinée avec Matthew, à la résidence. Quand ils l'avaient quitté, il n'allait pas bien. Il était épuisé et avait de la difficulté à s'exprimer. Il marmonnait. Ses propos étaient incohérents. Ève-Marie avait constaté qu'il était fiévreux. La responsable leur avait suggéré de le laisser se reposer,

promettant de les appeler si sa condition ne s'améliorait pas. Après avoir essuyé ses mains moites sur son pantalon, Charles avait décroché le combiné.

— Bonjour ! Monsieur Nightingale ?

— Oui. C'est moi.

— Je m'excuse de vous déranger. Je suis la secrétaire du docteur Sansfaçon.

— Bonjour !

— ... Oui. À quelle heure ?

— Bonjour. Le médecin aimerait vous revoir. Pouvez-vous passer à la clinique, demain ?

— Venez dans l'avant-midi, il vous verra entre deux patients.

— D'accord.

— Très bien. Bonne journée !

— Merci, à vous aussi.

Ève-Marie s'était empressée de lui demander :

— Matthew va bien ?

— Je sais pas... j'imagine. C'était la secrétaire de mon médecin. Il veut me revoir demain.

— Pourquoi ?

— Elle ne m'a rien dit.

Le lendemain, à la clinique, Charles était impatient de connaître la raison de ce rendez-vous improvisé. Une fois l'an, il voyait son médecin et se rendait ensuite au centre de prélèvements situé à l'extérieur du village, où une réceptionniste blasée le bombardait de questions, sans jamais lever les yeux vers lui, ni vers personne d'ailleurs, pas même

lorsqu'elle leur indiquait la salle où ils devaient patienter en pointant le doigt. Alignés sur des chaises étroites soudées les unes aux autres, hommes, femmes, jeunes et moins jeunes, attendaient que sorte leur numéro chanceux.

Cette étape terminée, Charles n'avait plus qu'à subir la voix nasillarde de l'infirmière qui s'adressait à lui comme à un sourd : « Nous vous contacterons juste s'il y a un problème. Ça ne sert à rien de nous appeler. Comme on dit, pas de nouvelle, bonne nouvelle ! » Charles s'amusait à jouer le jeu. Il prenait plaisir à la faire répéter à deux, sinon à trois reprises.

Quand la voix de son médecin avait résonné, Charles s'était levé d'un bond pour aller le rejoindre dans son bureau.

— Monsieur Nightingale ! Assoyez-vous... Écoutez, je ne passerai pas par quatre chemins. Les résultats de vos tests montrent que vous avez un cancer avec métastases.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Que le cancer est à un stade avancé.

— Et ?

— ...

— Vous m'avez dit que vous ne passeriez pas par quatre chemins.

— ... Le cancer est généralisé. Il est trop tard. Aucun traitement ne peut vous guérir.

Vous comprenez ? Il n'y a plus rien à faire.

— ... Absolument rien. Vous êtes sûr ?

— J'en suis certain... sauf peut-être mettre de l'ordre dans vos papiers, si ce n'est pas déjà fait. Je vais envoyer une copie de votre dossier à l'oncologue. Ma secrétaire vous recontactera pour un suivi. Je suis désolé, j'ai un autre patient qui m'attend.

Ébranlé, Charles avait bousculé une dame qui s'apprêtait à entrer dans la clinique. Les mots du médecin retentissaient dans son esprit.

*Cancer...*

*généralisé...*

*métastases*

*trop tard...*

*rien à faire...*

*Ève-Marie...*

*rien à faire....*

*quelques semaines...*

*tout au plus quelques mois...*

Il ne pouvait pas mourir. Pas maintenant. Il n'était pas prêt. Lorsqu'il s'était retiré de l'usine, Ève-Marie avait fermé sa boutique de vêtements. Ils avaient le projet de mettre l'intérieur de la maison au goût du jour. Il voulait aménager un coin lecture pour Ève-Marie avec d'épaisses tablettes en bois où elle pourrait aligner tous les livres qu'elle avait lus et relus. Contes et légendes, romans, livres de philosophie, d'histoire, sans oublier le nombre impressionnant de revues de toutes sortes. Charles avait aussi entrepris de refaire le terrain. Il avait démoli l'ancien kiosque, ce qui laissait suffisamment d'espace pour aménager un bassin d'eau. Comme eux, la maison recouvrait peu à peu un air de jeunesse. En plus des travaux, ils recevaient leurs amis, participaient à des levées de fonds. Et quand ils n'étaient pas trop épuisés par les longues journées, ils s'abandonnaient l'un à l'autre, offrant à leurs corps vieillissants la complicité des premiers jours.

Charles se souvenait de la première fois. C'était à Grandtown. Il avait mis peu de temps pour saisir la personnalité audacieuse et entreprenante d'Ève-Marie. Sa fougue l'avait

séduit. Elle était différente. Unique. Animée par une hargne qui se traduisait en une volonté de s'affranchir de tout ce que la société refusait aux femmes. L'amour, le désir, le plaisir, la liberté... Elle lui avait longuement parlé de sa mère. Elle avait été catégorique. Pas question pour elle d'être esclave d'une ferme où le dur labeur finirait par avoir sa peau. Elle voulait vivre autrement. Elle allait vivre autrement. Charles n'avait pas l'intention de garder la terre que son père lui avait léguée. Il voulait s'installer à Bellesource, et entrer à la *WoodMill Ltd*. Le premier soir, ils s'étaient réfugiés dans une grange sur une terre inhabitée. Toute la nuit, sans pudeur ni censure, ils avaient cédé à leurs pulsions. Le lendemain, il lui avait demandé de le suivre à Bellesource.

\*\*\*\*\*

Quand Charles était revenu de la clinique, il n'avait pas eu le courage de lui dire la vérité. Il avait prétexté que le médecin voulait lui faire passer d'autres tests, rien de bien inquiétant. À la blague, il avait ajouté :

— Ne commence pas à te réjouir, Ève-Marie. Tu ne vas pas te débarrasser de moi aussi facilement...

— Arrête, Charles. Je te connais. Encore une de tes astuces pour me faire dire que je tiens à toi. Mais je ne céderai pas.

Il lui avait pris le bras, puis en fredonnant l'air de *Stand by me*, l'avait attirée vers lui. Elle avait eu le pressentiment que quelque chose n'allait pas ; la force avec laquelle il l'avait étreinte était éloquente.

Le lendemain, quand Ève-Marie était entrée dans la cuisine, Charles s'y trouvait déjà. Il avait les traits tirés. Il n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Chaleur, transpiration abondante, frissons. Des souvenirs lui étaient venus en tête. Telle une série de diapositives aléatoirement



projetées en accéléré sur le mur d'une chambre noire. Chaque fois qu'il se tournait vers Ève-Marie, l'angoisse comprimait sa poitrine. Il ne pourrait pas lui cacher sa maladie très longtemps. Mais aucun mot ne pouvait exprimer son sentiment d'injustice. Elle. Ève-Marie Daigle. La seule femme qu'il ait aimée. Forcé de l'abandonner. Il n'était pas prêt. Pas maintenant.

— As-tu mangé ?

— Non.

— Tu veux que je te prépare quelque chose ?

— Merci. J'ai pas faim.

Elle l'avait rejoint à la table, s'était assise en face de lui et l'avait regardé droit dans les yeux :

— Charles, qu'est-ce que le médecin a dit ? Si tu ne vas pas bien, tu dois me le dire.

Peu importe ce que c'est.

\*\*\*\*\*

Le cancer s'était propagé rapidement. En peu de temps, Charles s'était métamorphosé. Son corps était chétif. Son visage, déformé par la douleur. Son foie était mal en point, ce qui excluait toute forme de chimiothérapie. Même palliative. Les analgésiques qu'il prenait au début de son hospitalisation s'étaient très tôt avérés inefficaces. Seule la morphine lui procurait un soulagement. Dès qu'il recevait une injection, son visage tendu et décharné s'épanouissait.

Ce traitement lui avait donné un second souffle. Il avait l'air apaisé, presque triomphant. Il dormait mieux, mangeait plus, reprenait des forces. Le couple avait profité de ce

sursis pour parler de tout et de rien, comme lorsqu'ils passaient de longues soirées à discuter de politique, d'actualité, des conflits à l'usine... Ils s'étaient remémoré de vieux souvenirs, et avaient tergiversé sur le temps. Le temps qui file, se fait attendre, nous laisse en suspens. Pour la première fois depuis le diagnostic de cancer, ils avaient abordé le triste sujet de sa mort imminente. Charles avait peur de se retrouver seul devant l'inconnu, au moment de fermer les yeux. Et il ne se faisait pas à l'idée de ne plus voir Ève-Marie. Il avait l'impression de lui faire faux bond, de la laisser en plan. À ces propos, elle avait fortement réagi : « Arrête Charles ! Tu sais comme moi que ce n'est pas de ta faute. Je ne veux pas que tu emportes cette idée avec toi. »

Dans la chambre d'hôpital, tous les jours, du matin au soir, elle était restée à ses côtés. Dès que Charles montrait des signes de fatigue, Ève-Marie lui faisait la lecture, jusqu'à ce qu'il s'endorme, puis elle le regardait dormir. À moyen terme, l'efficacité de la morphine avait diminué. Charles avait recommencé à se tortiller. Au moindre signe de douleur, Ève-Marie appelait l'infirmière qui entrait dans la chambre un plateau dans les mains. Elle le déposait sur la table, saisissait les poignets de Charles, neutralisait son corps, effectuait l'injection. Il finissait par se calmer. Quand la douleur récidivait, Ève-Marie s'empressait d'activer le voyant lumineux. L'infirmière entrait dans la chambre, déposait son plateau, empoignait les bras de Charles, lui redonnait une injection. Il s'endormait. La douleur sévissait de nouveau. L'infirmière entrait dans la chambre, déposait son plateau, attrapait ses poignets...

Un matin, alors qu'Ève-Marie sortait tout juste de l'ascenseur, le médecin l'avait interpellée. Charles s'était lamenté toute la nuit. Il avait reçu plusieurs injections, mais le médicament ne le soulageait plus. Il la réclamait. Elle s'était précipitée dans la chambre. La scène l'avait ébranlée. Son teint blafard, ses poignets attachés, retenus par de larges courroies

en cuir. La sueur qui perlait sur son front témoignait du combat nocturne auquel il s'était livré. Charles avait tourné la tête vers elle et avait soulevé ses épaules. Son corps tremblait sous l'effort. Il avait suffisamment lutté, il n'avait plus la force. Ses yeux suppliaient. Il voulait mourir. Elle lui avait promis.

\*\*\*\*\*

Seize semaines après sa chirurgie à la hanche, Ève-Marie était rentrée chez elle. Bellesource ne se ressemblait plus. La neige avait fondu, la *WoodMill* avait fermé ses portes. Un nombre considérable de maisons étaient à vendre. De plus en plus d'habitants quittaient le village. Ne restaient principalement que des commerçants, des retraités et quelques non-résolus. Les visages maussades étaient empreints d'incertitude et de désolation. À l'église, au restaurant, à l'épicerie, à la station-service, les conversations étaient polies mais futiles.

Un consortium d'investisseurs avait manifesté de l'intérêt pour l'usine. Le plan prévoyait le réaménagement des vieux bâtiments et la modernisation de l'outillage et de la machinerie. La *WoodMill* pourrait changer de vocation. Trois cent nouveaux emplois allaient être créés. Le gouvernement avait promis de débloquer les fonds nécessaires, pour rassurer les investisseurs.

Ce n'était pas tant l'avenir de la compagnie qui préoccupait Ève-Marie. Après l'opération, elle avait réappris à s'asseoir, à se lever, à marcher, à prendre les escaliers. Ces mouvements, innés avant la chute, n'étaient plus naturels. L'entretien de la maison serait ardu. Chaque tâche poserait défi. Elle ne pourrait plus s'agenouiller dans le jardin comme elle prenait plaisir à le faire dès que la chaleur du soleil balayait la neige, que les oiseaux se réappropriaient les mangeoires, que les chats errants bondissaient sur le porche quémendant nourriture et affection.

Ils avaient acheté le terrain peu après que Charles ait été embauché à l'usine. Aidés de Matthew, ils avaient mis trois ans à la construire. Le style était modeste, mais chaque heure, chaque dollar investi se révélait dans l'élégance de l'harmonie. Le revêtement jaune clair mettait en valeur le rouge santal des persiennes qui bordaient les deux fenêtres carrelées sur la façade. Le long de l'étroit sentier de pierres, au pied de l'escalier de la balustrade blanche, Ève-Marie avait planté des Chamaedorea, des Peperonia, des Dracaena marginata et des lierres hedera.

Elle avait longuement réfléchi. Elle garderait la maison, malgré la précarité de sa santé. Elle s'était dit qu'après tout, le bâton de vieillesse qu'elle traînait comme le poids de l'humiliation allait peut-être lui être utile. Elle avait d'abord refusé de marcher avec une canne. Mais devant son entêtement, le médecin avait menacé de ne pas lui accorder son congé. Elle s'était sentie diminuée. Toute sa vie, elle s'était tenue debout.

\*\*\*\*\*

Ève-Marie est née dans la paroisse de Sainte-Cécile-de-Praxède, au sein d'une famille rurale et traditionnelle. Le père, un homme fier, et d'une carrure qui imposait le respect, tenait à ce que sa famille soit dans les bonnes grâces du dévoué représentant de la Sainte Église catholique. Il avait réussi. Tous les dimanches, lui, sa femme et leurs sept enfants assistaient à la messe, tous parés des habits que la mère avait mis des heures à confectionner. Devant les imposantes portes de l'église, le curé accueillait les fidèles. Dès qu'il apercevait les Daigle, il ne tarissait pas d'éloges :

— Bonjour, Abélard ! Ce que vous pouvez être fier de votre belle et grande famille. Quand est-ce que j'aurai le bonheur de baptiser le prochain ?

— Ça devrait pas être bien long, m'sieur l'curé. Moi pis ma femme, on travaille là-dessus. Pis on a ben hâte de vous l'présenter.

— Abélard Daigle, si seulement tous les chrétiens du village étaient aussi exemplaires que vous !

À la maison, chacun devait se contenter de la place qui lui revenait. Ève-Marie avait hérité du rôle de fille aînée. Son avenir était prometteur, digne de la plus vénérable tradition :

— Tu vas lâcher l'école, pis c'est toute ! Y a trop d'enfants icitte. Ta mère a besoin de toé !

— Vous avez pas le droit ! C'est ma vie ! Si j'vais pas à l'école, je pourrai pas faire institutrice !

— Institutrice ! Toé pis tes grands airs. T'as pas besoin ! Pis t'as pas l'temps non plus ! Y a assez d'ouvrage icitte j't'ai dit. Si j'te repogne avec un livre dans les mains ...

— Je vous jure que l'école va pas m'empêcher d'aider ma mère. Je vais me lever plus tôt le matin. Je vais habiller les p'tits pis je vais les faire manger. Pis après l'école, je vais faire du ménage pis préparer le repas...

Défié dans son autorité, le visage mauve de colère, le père avait pris un élan et avait frappé, en plein visage, avec une force d'agriculteur : « M'as t'apprendre à jouer les têtes de cochon moé ! Tant que tu vis sous mon toit, tu fais c'que j'te dis. »

Son père lui avait donné le choix : entrer au couvent ou devenir une femme respectable et obéissante, comme sa mère, ses grand-mères, ses arrière-grands-mères. Gabrielle était une sainte. Aimante, pieuse, d'une dévotion sans bornes. D'une soumission irréprochable. Pour consoler sa fille, elle savait trouver les mots : « Quand est-ce que tu vas apprendre ? Arrête de l'provoquer, tu l'sais que ça l'met en colère. On dirait qu'tu fais toute pour le contrarier. »

Avec l'aide de sa tante, elle avait fui la terre familiale, peu après le décès de sa mère. Elle avait trouvé un emploi de couturière à la manufacture de Grandtown. Elle n'avait plus revu son père, ni ses frères, ni ses sœurs. Elle avait écrit à Cécile, la plus jeune des filles, dans l'espoir de la convaincre de quitter cette maison en proie aux icônes, aux statuettes et aux crucifix. Elle voulait la soustraire au carcan qui réprimait les femmes de la famille depuis des siècles et des siècles. Dans sa dernière lettre, la cadette l'avait informée de son désir d'entrer au cloître. Ève-Marie savait que ce projet n'était pas le sien :

*Cécile,*

*Écoute le pas. Papa cherche à te punir, à cause de moi. Tu n'as pas à sacrifier ta vie pour sauver l'honneur de la famille. Cécile, je t'en prie. Viens me rejoindre à Grandtown. J'ai un travail et un petit appartement. Il y a assez de place pour nous deux*

Elle, la damnée de la lignée des Daigle, avait prié et supplié. Elle espérait que Cécile renonce à son projet, qu'elle lui annonce qu'elle avait quitté la maison, qu'elle avait besoin d'un travail et d'un endroit où se loger. Sa lettre était restée sans réponse. Avec le temps, Ève-Marie avait fini par oublier. Son père, ses frères, ses sœurs et Sainte-Cécile.

\*\*\*\*\*

Entre la mort de Charles et la chirurgie d'Ève-Marie, trois années s'étaient écoulées. La vieille Oldsmobile était encore devant la maison. Elle ne la conduisait plus mais, incapable de s'en départir, elle avait décliné les offres qu'elle avait reçues. Quand elle l'apercevait par la fenêtre du salon, le son du grincement de la poignée de la porte lui revenait en tête. Charles rentrait de l'usine. Elle allait le rejoindre. Il la prenait dans ses bras, comme il l'avait fait presque quotidiennement, épuisé par ses longues journées de travail.

Il avait pris sa retraite le jour de son soixante et onzième anniversaire de naissance. Ève-Marie avait organisé une soirée. Collègues et amis, jeunes et moins jeunes, s'étaient joints à la fête. Charles était le plus vieil employé. Certains ne se gênaient pas pour le lui rappeler : « Hé ben. T'as enfin compris qu'à cause de ton âge, t'étais pu ben ben efficace », avait lancé Morin. Lejeune, alias le *green*, avait ajouté : « Y était temps que tu partes. Ça va faire du bien du sang neuf dans c'te *mill* là. » Chacun y allait de sa raillerie, essayant gauchement d'être plus drôle que le précédent.

Mais ce soir-là, le sourire de Charles était plutôt machinal. La veille, Matthew lui avait téléphoné. Il devait vendre sa maison, et s'installer dans une résidence pour personnes en perte d'autonomie. Matthew. Son grand frère. Ce colosse de plus de six pieds, vulnérable. Ému par la nouvelle, il n'avait pas le cœur à célébrer. D'une voix remplie de compassion, Ève-Marie avait dit : « Ton frère est veuf, Charles. Ses deux enfants vivent à l'extérieur de la province. À cause de l'Alzheimer, il a besoin de surveillance vingt-quatre heures par jour... Personne ne peut prendre soin de lui. »

Sans savoir pourquoi Charles paraissait préoccupé, Louis Bellehumeur avait relancé la plaisanterie :

— En tout cas, j'espère que t'as pas l'intention de finir tes jours dans une maison de p'tits vieux. Paraît que c'est pas joyeux joyeux.

— T'as l'air à connaître ça, mon Louis. C'était la voix de Michel, collègue et ami de Charles.

— Moi, tout ce que j'sais, c'est ma belle-sœur qui me l'dit. Elle travaille dans un centre.

Il n'en fallait pas plus pour que celui que tous surnommaient Louis le raconteur s'empresse de révéler des anecdotes croustillantes à propos de ces « vieux grincheux » qui avaient trop de temps pour se plaindre ou se chicaner entre eux : « Y a même eu une histoire de triangle amoureux. Le bonhomme courtisait deux femmes en même temps. Une la semaine, pis l'autre la fin de semaine. Mais le pire, c'est que son épouse était alitée dans une chambre, sur un autre étage. » Il avait enchaîné avec l'histoire de deux hommes, deux inséparables, qui ne se parlaient plus parce qu'ils avaient eu une prise de bec durant une partie de cartes. Ils s'étaient bousculés de manière si violente que les employés avaient dû intervenir.

Sur un ton plus sérieux, Louis avait évoqué un phénomène que même les intervenants de la résidence ne s'expliquaient pas. Selon sa belle-sœur, il était fréquent qu'une femme meure dans les jours, parfois même dans les heures, après avoir appris le décès de son conjoint. La situation s'était produite à cinq reprises au cours de l'année précédente. La discussion s'était animée. Rose était convaincue que la mort était causée par l'idée de vivre sans l'autre. Germaine avait répliqué : « C'est ça Rose. Pis celles qui survivent restent en vie plus longtemps parce qu'elles sont enfin débarrassées. » Sa réponse avait fait rire l'assistance féminine qui, systématiquement, avait tourné la tête vers le mari de Germaine. Pierre s'était moqué de leur sentimentalisme : « Vous dites n'importe quoi. Y a pas de mystère là-dans. À leur âge, le cœur est pu assez fort pour encaisser le choc. »

Après le départ de leurs invités, Charles était revenu sur le sujet : « In those places, do you think couples share the same room ? » En voyant la détresse sur son visage, Ève-Marie avait souri :

— Je n'en n'ai aucune idée.

— What ever happens, Ève-Marie, je veux pas finir dans un hospice pour vieux.



Un an après le dépôt du plan de relance de la *WoodMill Ltd.*, le projet avait été abandonné. Les travaux étaient à peine entamés que les sommes englouties dépassaient largement les coûts estimés. Le gouvernement ne pouvait pas investir davantage. Il avait mis un terme à sa généreuse contribution. N'étant pas parvenus à s'entendre avec le syndicat, les investisseurs privés s'étaient désistés. Il n'était plus permis d'espérer. L'usine allait être démantelée, la machinerie et l'outillage vendus à l'étranger.

Les répercussions de cette fermeture définitive n'avaient pas tardé à se manifester. La valeur des maisons avait chuté, les propriétaires vendaient à perte. Les résidents désertaient les villages pour s'installer dans les villes, des commerçants mettaient la clé dans la porte. Les services privés et publics diminuaient en fonction de la baisse de la population. Les spécialistes, les médecins et les infirmières allaient être mutés ou mis à la retraite, les patients transférés dans l'un des deux hôpitaux de Grandtown, à des kilomètres de la région. Le rhumatologue d'Ève-Marie l'avait informée qu'avec des collègues, il était sur le point d'ouvrir une polyclinique à Montréal.

Lorsqu'il avait vu sa patiente, peu avant son départ de Bellesource, il avait constaté que son acharnement était en train de l'épuiser : « Madame Daigle, votre entêtement ne vous rend pas service. Vous devez accepter les limitations qu'impose l'ostéoporose. La maladie est à un stade avancé. Je comprends que vous soyez attachée à votre maison, mais avec ce qui se passe dans la région, tôt ou tard, il vous faudra y renoncer. »

S'il avait pu lire dans ses pensées, il aurait compris qu'elle préférerait mourir plutôt que de se résigner à vendre la maison. Puis il avait ajouté : « La décision vous revient. Mais je veux que vous sachiez qu'à Montréal, il y a des immeubles spécialement conçus pour les personnes

autonomes âgées de soixante-cinq ans et plus. Le prix des loyers est abordable. Vous auriez votre propre appartement et grâce au transport en commun et adapté, vous auriez plus de liberté. L'idée peut paraître insensée, mais si j'étais à votre place, j'y penserais. »

\*\*\*\*\*

Le HLM abrite quarante-huit logements répartis sur six paliers. Il offre les commodités adaptées à une clientèle âgée : protection contre les incendies, système d'interphones, deux ascenseurs, une salle communautaire et une petite chapelle où Ève-Marie n'a jamais mis le pied. Sur les étages, deux rangées de néons éclairent le beige défraîchi du tapis commercial qui recouvre le sol des étroits couloirs. Elle y occupe un trois pièces modestement meublé qu'elle devra quitter demain.

Après avoir enfilé sa robe de chambre, Ève-Marie se dirige dans la cuisinette, ouvre la radio et tire les rideaux pour regarder dehors. La pluie s'acharne sur les piétons, inonde trottoirs et rues. Des éclaircissements sont prévus en début d'après-midi. Elle dépose des boîtes en carton vides sur le dessus du comptoir. Une par une, elle sort les assiettes, les soucoupes, les tasses pour le thé et celles pour le café. Elle emballe chacune des pièces avec du papier journal, avant de les mettre dans l'une des boîtes, puis enchaîne avec les verres et les coupes à vin. Une impression de déjà-vu la ramène quatre ans en arrière.

Au lendemain de son arrivée à Montréal, tandis qu'elle s'affairait à ranger le peu de vaisselle qu'elle avait apporté de Bellesource, quelqu'un avait frappé à la porte. Une femme d'une beauté peu commune se tenait debout devant elle. Silhouette allongée, épaules carrées, teint basané, yeux ronds d'un bleu lumineux, cheveux d'un blanc immaculé : « Bonjour ! Je ne veux pas vous déranger longtemps. » Elle a un léger accent et roule les « r ».

— Je suis Silvia, votre voisine. J’habite l’appartement à côté. Laissez-moi vous souhaiter la bienvenue.

— Merci ! Je suis Ève-Marie. Je viens d’emménager.

— J’avais hâte de vous rencontrer.

Curieuse, la femme jette un coup d’œil à l’intérieur du logement.

— Vous connaissez le quartier ?

— Non. Ni le quartier ni la ville.

— Moi je connais bien. Je suis ici depuis que mon mari, Dieu ait son âme, nous a quittés. Si vous avez besoin de quelque chose, vous venez me voir, d’accord ?

— Oui. Merci. C’est gentil.

— Bonne journée !

Un matin, Ève-Marie décide d’aller explorer les alentours de l’immeuble. Quand les portes de l’ascenseur ouvrent sur le rez-de-chaussée, elle remarque que l’homme à la casquette, qui l’a saluée la veille, est assis sur la même chaise, dans la même position. Comme s’il y avait passé la nuit. Dos droit, genoux serrés, il tient son bagage à deux mains craignant de se le faire voler. Il n’est pas rasé, porte un jean usé, une chemise carottée et des bottes trouées. Après une brève hésitation, Ève-Marie s’arrête pour lui parler.

— Bonjour ! Vous n’êtes pas allé à la chasse ?

Surpris, l’homme répond :

— Non. J’attends mon fils. On va à la chasse.

— ...J’avais compris qu’il devait venir vous chercher hier ?

— Hier ? Non. C’est aujourd’hui qu’on va à la chasse. Ensemble. Moi et mon fils.

Perplexe mais convaincue que c'est bel et bien ce qu'il lui a dit, elle pousse la porte de l'immeuble, entreprend sa marche dans les rues du quadrilatère.

Le brouhaha urbain ne lui plaît pas. Le bruit des voitures qui démarrent, des camions qui ronflent, des autobus qui avancent, filent, s'arrêtent, klaxonnent. Les intersections de cette agglomération métropolitaine sont périlleuses pour une octogénaire. Le quartier n'a rien de pittoresque. Les bâtiments sont négligés, les lattes de bois de plusieurs balcons ne sont que lambeaux. Les rues et les trottoirs sont à refaire. Pourtant, tout est parfaitement aligné. Les édifices, les escaliers, les commerces, les lampadaires, les voitures, même les ordures. Ève-Marie cherche les espaces verts. Ne serait-ce qu'un tout petit parc où elle pourrait s'asseoir pour observer les gens, semer l'ennui. Rien. Que des bâtisses, des dépanneurs, des stations-services et des boutiques de mauvais goût. Le paysage de Bellesource va lui manquer, lui manque déjà.

Sur une rue principale, elle repère un petit centre commercial. Un magasin d'articles divers attire son attention. Juste comme elle s'apprête à y entrer, une voix féminine retentit derrière elle.

— Bonjour, Ève-Marie ! Vous allez bien ?

— Silvia. Vous m'avez fait peur. Je vais bien. Et vous ?

— Ça va. Vous faites vos courses ?

— Oui. Il me manque quelques affaires.

— Je peux vous accompagner... si vous voulez.

— Je ne veux pas vous retarder...

— Ça me changera les idées. J'avais rendez-vous avec ma fille. Elle a eu un imprévu de dernière minute. J'imagine.

— Dommage. Rien de grave ?

— Non non. Je crois que moins elle me voit, mieux elle est. Je suis habituée.

Les deux femmes entrent dans le magasin.

— Votre accent, c'est de quelle origine ?

— Je suis née en Italie. Mon mari et moi sommes venus ici à la fin de la guerre. Ma fille est née ici. J'ai trois enfants. Et quatre petits-enfants ! Vous, combien d'enfants et de petits-enfants ?

Ève-Marie appartient à cette génération de femmes à qui on ne demande pas si elles ont des enfants, mais combien elles en ont.

— Aucun.

— Vous n'avez pas d'enfants ?

— Non.

— Vous n'êtes pas mariée ?

— Presque. J'ai vécu plus de cinquante ans avec le même homme.

— Et vous n'avez pas eu d'enfants ?!

— Non.

— Je ne veux pas être impolie, mais je peux savoir la raison ?

— ... Disons que la nature en a décidé ainsi.

Silvia ne pose plus de questions. Elle lui parle du quartier, des boutiques qui s'y trouvent, de celles qu'elle préfère, du petit café italien qu'elle fréquente encore à l'occasion, par nostalgie.

Carmine, l'ancien propriétaire de l'établissement, était originaire de la même province italienne que Sylvia. À l'époque où il tenait le café régnait une atmosphère chaleureuse et

conviviale. Les rencontres étaient fortuites et les conversations s'engageaient aisément. Avant que le fils n'hérite du commerce, les murs étaient couverts de tableaux qui rendaient hommage aux beautés de Salerne. Dans leur dialecte, Silvia et Carmine évoquaient le parfum des paysages colorés, des vallées vertes, des brises marines, des terres de tomates rouges... des blessures de guerre et de la chair putréfiée. Carmine désirait y retourner dès qu'il laisserait tomber les affaires, ce qu'il avait fait trois mois plus tôt.

Leurs courses terminées, les deux voisines retournent au HLM. Dans le hall, l'homme à la casquette n'a pas bougé. Silvia le salue. Il lui rend la politesse. Derrières elles, les portes de l'ascenseur se referment :

— Silvia, est-ce que vous le connaissez ?

— Pas beaucoup.

— Je lui ai parlé hier. Il m'a dit qu'il allait à la chasse avec son fils. Il a répété la même chose ce matin.

L'ascenseur s'arrête au deuxième étage. Dans le couloir, Silvia chuchote. Son comportement intrigue Ève-Marie :

— Son garçon est mort dans un accident de voiture. Mais ce n'était pas vraiment un accident. Vous comprenez ?

— Il s'est suicidé !?

— Chut ! Silvia se signe de la croix. Ne parlez pas si fort Ève-Marie. Ici les murs ont des oreilles.

— Désolée.

— Son fils est mort il y a dix ans.

— Il ne le sait pas ?

— Il a oublié. Sa femme dit que lui et son fils ne se parlaient plus. Le garçon détestait son père.

— Ils allaient chasser ensemble.

— Non. Ils ne mangent pas de viande et je ne sais plus quoi d'autre. Après la mort de son fils, le père a commencé à perdre la mémoire. Il mélange... enfin, il confond le vrai et le faux.

Ève-Marie se délectait de ces moments où Silvia cherchait ses mots. Elle aimait sa simplicité. Son accent, sa façon bien à elle de prononcer les « r » sonnaient comme une mélodie. Ça lui rappelait Charles.

— Il vit seul ?

— Sa femme est avec lui. Elle croit que c'est par sa faute si elle a perdu son seul enfant. Tous les jours, elle lui laisse croire que son fils va venir le chercher pour l'amener à la chasse. Alors toute la journée, il attend.

— Pauvre homme !

— Et pauvre fils.

\*\*\*\*\*

Le gris du ciel tend à se dissiper, la pluie est de moins en moins abondante. Ève-Marie continue d'emballer, un à un, les tasses, les bols, les verres... tout comme elle l'avait fait avant de quitter Bellesource. Elle avait vendu sa maison à un couple de jeunes professionnels qui souhaitaient en faire un chalet. Ils avaient acheté les meubles et la vieille Oldsmobile. D'autres villageois n'avaient pas eu cette chance. Ceux dont la maison était à vendre depuis plusieurs mois recevaient souvent la visite de promoteurs. Sous prétexte de leur venir en aide, ils leur offraient des sommes inférieures à la valeur estimée des terrains. Ensuite, ils démolissaient les

maisons pour construire des B&B, des restos chics, des spas, des bijouteries onéreuses. Les commerçants qui avaient survécu à l'exode s'étaient, pour la plupart, convertis en marchands de souvenirs à l'effigie de cette nouvelle région touristique connue sous le nom de Cantons-du-Lac. Des sentiers pédestres avaient été aménagés et le nombre de kilomètres cyclables, augmenté. Les touristes bénéficiaient d'un vaste choix de restaurants. Au menu, saveurs locales à prix européens.

L'ancienne usine à bois, autrefois symbole de solidarité et de résistance, n'était plus que le spectre d'un échec lamentable. La rouille grugeait les parois en taule. Autour, l'asphalte désagrégé était envahi de mauvaises herbes qui proliféraient sur toute la superficie du terrain. Depuis la diffusion d'un reportage-télé sur la montée et la chute de la *WoodMill Ltd.*, une clôture en fil de fer de barbelé interdisait l'accès au site. Aucun élu n'avait voulu commémorer l'histoire de l'usine. Cette plaie ouverte, pour ceux et celles qui avaient subi les conséquences du deuxième conflit, allait sombrer dans l'indifférence.

\*\*\*\*\*

Après avoir vidé armoires et tiroirs, Ève-Marie ouvre la porte du garde-manger où se trouvent quelques boîtes de conserve, un vieux sac de riz à moitié entamé, une boîte de crème de blé, une bouteille d'huile végétale et, tout au fond d'une tablette, des sacs d'épices achetées en vrac chez Anatol, dans la Petite Italie. Leur parfum lui rappelle les soirées passées avec Silvia, à bavarder de choses et d'autres, à cuisiner sur l'air de classiques français. Brel, Piaf, Aznavour, Sardou, Bécaud ...

Silvia avait invité Ève-Marie à l'ancien café de Carmine. Mais sous la gérance du fils, l'ambiance n'était plus aussi chaleureuse. De larges écrans plats avaient remplacés les



tableaux de Salerne et l'anglais avait remplacé les dialectes italiens. La clientèle âgée s'y faisait rare. Les habitués avaient déserté l'endroit.

— Vous n'êtes jamais retournée en Italie ?

— Non. Alfonso travaillait beaucoup. Tous les jours il était à la cordonnerie et au magasin de chaussures. Il espérait que les garçons reprennent les deux commerces quand il serait trop vieux et fatigué. Mais ils n'avaient pas envie de sacrifier leur vie. Pauvre Alfonso ! Après les avoir vendus, il n'a plus été le même. Il ne souriait plus et n'avait plus envie de rien. Il avait trop de colère en lui. Son cœur n'a pas supporté.

— Je suis désolée.

— J'aimerais revoir l'Italie sous un ciel plus bleu. Je le dis avec beaucoup de tristesse.

— ... Il n'est pas trop tard.

— Je suis vieille maintenant.

— Vos enfants pourraient vous accompagner.

— Depuis la mort de mon mari, je les vois très peu. Quand ils viennent à la maison, ils ne restent pas longtemps. Juste assez pour demander de l'argent.

Elle s'approche d'Ève-Marie :

— Ils disent que c'est pour mes petits-enfants. Je ne les crois pas. Alfonso n'a rien laissé aux enfants. J'étais la seule héritière. Il fallait voir leur tête, Ève-Marie. Je lui avais dit de leur donner de l'argent. Il a refusé. Il disait qu'ils ne connaissaient pas la valeur de l'argent, qu'ils ne savaient pas la dépenser. Il n'avait pas tout à fait tort. J'ai payé pour la carte de crédit de ma fille, j'ai acheté une voiture à Marco et j'ai aidé Piero, le plus jeune. Il s'était mis dans la tête d'ouvrir un commerce. Quarante-deux mille dollars.

— C'est beaucoup d'argent.

— Teresa a plus de dettes qu'avant, Marco a vendu la voiture neuve et Piero n'a pas le sens des affaires de son père. Et vous, Ève-Marie, vous êtes seule aussi.

— Depuis quatre ans. Avant de venir à Montréal, j'habitais à Bellesource. Vous connaissez ?

— Je crois que j'ai vu ça à la télé. Ils parlaient d'une manufacture ou quelque chose comme ça. C'était un nom anglais.

— La *WoodMill Ltd.* L'usine où Charles travaillait. Après son décès, j'ai gardé la maison. Jusqu'à ce que ma santé ne me le permette plus.

— Pourquoi vous ne vous êtes pas mariés ?

— Le mariage n'était pas important pour nous. Et ma famille était catholique et la sienne était protestante. Nous n'avions pas besoin de nous marier. Nous étions amoureux.

— Vous avez dit protestante ?!

— Oui. Charles était de confession protestante.

\*\*\*\*\*

C'était en Angleterre, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Les paysans, forcés de céder leur terre à des *landlords*, s'étaient installés dans les villes dans l'espoir d'y trouver un travail. Le taux de chômage élevé et les maigres salaires versés plongeait les familles nombreuses dans une grande pauvreté. À Londres, les rues débordaient d'orphelins et de miséreux. Seuls, sans abri, tentant tant bien que mal de survivre, traités en vagabonds, méprisés, montrés du doigt, pourchassés par les forces de l'ordre. Le taux d'enfants abandonnés augmentant considérablement, la situation avait été dénoncée par la préfecture de police. L'État avait mis sur pied un réseau de refuges pour les héberger. La gestion des établissements reposait sur des organismes charitables. Les orphelins étaient logés et nourris en attendant d'avoir une

nouvelle maison, et une vie meilleure. En cette période de crise économique, les familles d'accueil n'étaient disponibles que de l'autre côté de l'Atlantique.

Arrivés dans les ports canadiens, à la file indienne, *les petits immigrants britanniques* descendaient du bateau. Les filles étaient séparées des garçons, frères et sœurs n'étaient pas épargnés, ce qui donnait lieu à des scènes déchirantes. Les enfants étaient embarqués sur des trains à destination de foyers chargés de leur trouver une famille. En échange de menus travaux, les jeunes expatriés auraient un toit, seraient nourris et éduqués. En réalité, ces établissements étaient des centres de distribution où les mieux nantis achetaient des domestiques, où les agriculteurs marchandisaient des ouvriers de ferme à rabais.

Les déportations vers l'Amérique n'ayant pas permis de contrer efficacement la surpopulation de jeunes Londoniens, l'État avait lancé l'Opération Nettoyage. Les rafles brutales étaient quotidiennes. William, le grand-père de Charles, s'était fait prendre. À l'âge de douze ans, il avait été forcé de quitter l'Angleterre, à bord du *SS Final Hope*, accompagné d'une centaine d'autres enfants. Parmi eux, des bambins âgés d'à peine quatre ou cinq ans. Plusieurs s'étaient retrouvés sur le bateau alors que leurs parents les avaient confiés aux refuges temporairement, le temps d'améliorer leur sort. Ce n'est qu'au moment où ils venaient les reprendre que pères et mères apprenaient que leur progéniture avait été expatriée de l'autre côté de l'océan.

Durant le long trajet, les enfants dormaient peu, étaient sous-alimentés et grelottaient sous le froid glacial qui sévissait lorsque le bateau s'éloignait des côtes. Effrayés, les plus jeunes gémissaient si fort qu'ils en vomissaient. Une cacophonie de pleurs et de cris que le bruit des moteurs parvenait tout juste à couvrir. Ce n'est qu'après plusieurs jours passés dans

d'atroces conditions que les rives du Canada émergeaient à l'horizon. Le navire de William avait accosté dans le port de Kingston. Dès que le jeune garçon avait posé le pied au sol, ses jambes avaient cédé. Il s'était effondré sur le quai.

Un matin, dans le dortoir du foyer où il avait abouti, William avait été réveillé par la voix de Miss Wood. Elle lui avait ordonné de se lever, de s'habiller et de descendre au salon. Un homme se tenait debout devant elle. La discussion était animée. Une somme d'argent était au cœur du débat. Quand la patronne avait aperçu William, elle lui avait fait signe de s'approcher. Elle souhaitait le présenter à M. Gruff, un agriculteur du sud de l'Ontario. Nonchalant, le visiteur ne l'avait pas salué. Il l'avait scruté de la tête aux pieds, avait reculé d'un pas et lui avait fait signe de se tourner.

— He's very thin.

— He arrived a few days ago. They always lose weight on the boat.

— What if he's not strong enough to do the work ?

— Don't worry. Just bring him back. We'll do anything we can to provide you with another young man.

Tournant les yeux vers William, l'étranger avait dit :

— We'll see what you can do. Go get your things. We're leaving.

Dans la voiture, les quatre autres membres de la famille Gruff, la mère et les trois fils, ne lui avaient pas dit un mot. Ils n'avaient fait que l'observer. Par politesse, William avait esquissé un sourire. Il se demandait s'ils étaient simplement méfiants ou méprisants. Il essayait d'imaginer ce à quoi pouvait ressembler leur maison. L'apparence de leurs vêtements suggérait que les Gruff se tiraient bien d'affaire. Dans les rues de Londres, William portait attention à l'habillement des gens qu'il croisait. L'histoire qu'il inventait pour les attendrir, et

ainsi leur soutirer quelques pièces de monnaie, dépendait de leur tenue vestimentaire. Plus ils paraissaient riches, plus le scénario du jeune garçon était triste.

Les chevaux s'étaient engagés sur un étroit chemin bordé de champs, puis s'étaient arrêtés devant une maison blanche à deux étages. William était sorti de la voiture, avait suivi madame Gruff qui marchait vers le porche. Quand l'agriculteur s'en était aperçu, il l'avait interpellé :

— Kid ! What's your name again ?

— My name is William, sir.

— Follow me.

L'homme l'avait conduit devant une vieille grange délabrée. Il avait poussé la porte et allumé une lampe : « Come here. » William était entré à l'intérieur : « You'll be sleeping over there, you see ? Right up the ladder. » William avait grimpé l'étroite échelle en bois. Sur le palier, deux ballots de foin et une couverture en laine devaient lui servir de lit : « My wife will bring you a piece of bread and a cup of water. You better get some sleep. You've got a lot of work to do tomorrow. » Monsieur Gruff avait éteint la lampe avant de refermer la porte à clé.

La lumière de la lune s'infiltrait par les fissures des planches de bois érodées par les intempéries. William était habitué à la solitude, mais la solitude en terre étrangère était encore plus effrayante. Les événements se bouscuaient dans sa tête. Il regrettait d'avoir abandonné sa maison. Et si sa famille était revenue pendant son absence ? Son père et sa mère étaient peut-être en train de le chercher. Ils ne pourraient pas le retrouver. Jamais ils ne découvrirait ce qui lui était arrivé. À cette pensée, il avait éclaté en sanglots. Sous la couverture, son corps d'enfant recroquevillé tremblait de froid et de désarroi.

À l'aube, l'agriculteur était entré dans la grange : « Get up, kid ! I'll be waiting outside. » William venait de s'endormir. Il aurait aimé se réveiller à Londres. En Angleterre, son enfance n'avait pas été des plus heureuses. Un soir, il était rentré chez lui après l'école. La maison était vide. Il avait appelé : « Mom ? Dad ? » Pas de réponse. Il avait fait le tour des pièces. Tous les lits étaient dénudés. Sauf le sien. Il s'était précipité à l'extérieur et avait interrogé les voisins. Son père, sa mère et sa petite sœur s'étaient volatilisés. Convaincu que sa famille allait revenir, peu importe ce qui avait motivé leur départ, il avait attendu jour après jour après jour. Une semaine, deux semaines, trois semaines. Un mois. Puis deux. Il ne sortait pas. Toute la journée, il se tenait assis devant la fenêtre et ne dormait que lorsqu'il tombait d'épuisement.

Les faibles réserves de nourriture ne lui avaient pas permis de tenir son siège plus longtemps. Il n'avait pas d'argent. Comme des centaines d'autres petits mendiants, il avait erré dans les quartiers de Londres, du matin au soir, sans prendre congé. La crainte qu'il avait d'abord éprouvée s'était peu à peu dissipée. William avait fini par apprécier cette forme de liberté. Il dormait dans les caniveaux et tôt le matin, il sillonnait les rues à la recherche d'un endroit où quêter. Il y restait jusqu'à ce que la noirceur se manifeste.

\*\*\*\*\*

Dans le café italien, Silvia et Ève-Marie, assises à une table près des grandes fenêtres, attendaient leur commande :

- Qu'est-il arrivé à Charles ?
- Il est mort d'un cancer généralisé.
- Le pauvre homme. Il a dû souffrir.

— Beaucoup. Beaucoup trop. Charles et moi étions très complices. Dans les moments difficiles, il était là pour moi, et j'étais là pour lui. Je me souviens encore de son visage, la première fois que je lui ai dit que j'étais enceinte. Il était à la fois surpris et ému.

— Surpris ?

— L'idée d'avoir des enfants me faisait peur. Nous faisons... enfin, nous étions toujours prudents. Quelques jours après lui avoir annoncé, j'ai eu des saignements.

— Vous avez perdu le bébé.

— Oui. J'ai fait quatre fausses couches. Quand le docteur est venu à la maison, la troisième fois, Charles était inquiet et il a insisté. Il cherchait à comprendre pourquoi je perdais du sang. Le médecin était un homme amer. Il n'avait aucune compassion. Il était petit, chauve et défiguré par un *brandy nose*. Il ne s'était pas marié et personne ne l'avait déjà vu avec une femme. À la blague, nous nous demandions s'il était vieux garçon par choix ou par défaut. L'acharnement de Charles a fini par l'agacer. Alors il s'est mis en colère. Ses yeux sont devenus rouges et son regard nous défiait. Il a sorti un crucifix et il a prononcé des paroles incompréhensibles. On aurait dit une séance d'exorcisme. Il a crié que c'était notre châtiment. Que l'union hors-mariage entre un homme et une femme de confessions différentes était un crime punissable. Charles l'a agrippé par le bras et l'a jeté dehors.

— Il a chassé le docteur ?

— Croyez-moi Silvia, il a eu ce qu'il méritait. Dès les premiers saignements de ma quatrième fausse couche, nous sommes allés dans le village voisin. Le médecin qui m'a examinée ne pouvait pas expliquer les raisons de mes fausses-couches, mais il était convaincu qu'une cinquième grossesse était risquée pour ma vie et celle du bébé. J'ai eu la grande opération.

Silvia avale sa dernière gorgée de café.

— Je suis triste pour vous... et je vous envie.

— Vous regrettez d'avoir eu des enfants ?!

— Oh non ! Jamais de la vie ! J'aime mes enfants. Mais Alfonso n'était pas l'homme que je voulais épouser. Le jour de notre mariage, j'ai pleuré toute la journée. Ma mère disait : « Ne t'en fais pas Silvia, avec le temps, l'amour viendra. » Elle a menti. Et moi aussi j'ai menti. Je l'ai fait pour mes enfants. Que Dieu me pardonne pour ce que je vais vous dire, mais depuis la mort d'Alfonso, je suis une femme différente. Comme un peu plus libre. Les premiers jours, les premières nuits, j'avais peur parce que j'étais seule. Je n'avais pas l'habitude. Mais pour être honnête Ève-Marie, j'ai vite appris à apprécier ma solitude.

— Je ne sais pas quoi vous dire...

— Rien. Vous m'avez écoutée. Je ne l'avais encore dit à personne. Surtout pas à mes enfants.

En sortant du café, les deux amies conviennent de marcher vers le HLM. Sur le chemin du retour, Silvia invite Ève-Marie pour le souper :

— C'est gentil, Silvia. Je ne veux pas vous donner du trouble.

— Puisque je vous invite. Vous le savez comme moi, quand on vit seul, il y a toujours trop de nourriture. Je n'aime pas jeter la nourriture.

À l'intérieur de l'appartement, des représentations de la Vierge tapissent les murs, d'une pièce à l'autre, du plancher au plafond. Sur un socle sculpté dans du marbre, Marie accueille les visiteurs, les bras ouverts, tendus vers la porte d'entrée. Ève-Marie éprouve un malaise.

— Ça ne va pas ? Vous n'avez pas l'air bien.



— Ça va. Juste une faiblesse. C'est peut-être le café... je vais m'asseoir un peu.

Elle s'installe dans le fauteuil, Sylvia la rejoint, un verre d'eau à la main.

— Merci. Sur la photo, c'est votre mari ?

— Oui. C'est Alfonso. À droite, il y a Piero, ensuite ma fille, Marco et moi.

— Vous êtes très jolie, Silvia. Et vous formez une belle famille.

— Merci. J'ai fait ce qu'il fallait. Vous êtes pâle. Ça vous arrive souvent ?

— C'est la première fois.

— Peut-être seriez-vous plus confortable dans votre appartement.

Ève-Marie se lève. Sylvia l'imite.

— Je pense aussi. Je suis désolée.

— Ce n'est rien. Pensez seulement à vous reposer.

Sylvia l'accompagne jusqu'à la porte.

Ève-Marie a de la difficulté à respirer. Les images de la Vierge ont ranimé l'horreur d'un souvenir qu'elle croyait avoir laissé à Sainte-Cécile.

*Sa mère était étendue sur le lit. La sueur perlait sur sa peau blanche. Camille, la tante d'Ève-Marie, lui épongeait le front avec de l'eau froide. Le travail était commencé. La Vierge surplombait la scène. Gabrielle gémissait, s'agrippait aux barreaux du lit, aux couvertures, aux oreillers, à tout ce que ses mains pouvaient empoigner. Entre les contractions, elle grelottait, ses jambes, elles, se déchainaient. Sa tante lui avait tendu la cuve. Son geste précipité évoquait l'urgence de la situation. Ève-Marie s'était empressée d'aller changer l'eau. Elle tremblait aussi. La famille allait s'agrandir, une dixième bouche à nourrir... Camille avait crié : « Ève-Marie ! Apporte des linges. Ben des linges. Pis fais ça vite ! » Dans*

*la chambre, sa tante s'afférait à contrôler l'hémorragie tandis que du bout des lèvres, Gabrielle murmurait :*

Glorieuse Sainte Anne,  
Pleine de bonté pour ceux qui t'invoquent,  
Pleine de compassion pour ceux qui souffrent,  
Me trouvant accablée de peines et de soucis,  
Je me prosterne à vos pieds, vous suppliant humblement,  
Obtenez-moi,  
Glorieuse patronne,  
De voir mon Dieu, face à face, dans le ciel,  
Pour le louer, le bénir, l'aimer avec vous et avec tous les autres saints.

*À la fin de la prière, sa mère lui avait demandé d'approcher. Elle avait pris sa main, l'avait serrée très fort. Ça lui faisait mal. Elle ne s'en plaignait pas, émue par cette soudaine marque d'affection. Entre deux poussées, Gabrielle l'avait attiré vers elle : « Ève-Marie pour une fois écoute-moé. Promets-moé qu'à la première occasion, tu vas partir d'icitte. Je sais que tu peux te débrouiller. T'as le caractère pour. J'aurais voulu avoir ton cran. Y est trop tard pour moé. T'iras à Grandtown. J'suis sûre que tu trouveras du travail. Va voir à la manufacture de couture. Fais-le pour moé ma grand fille. Fais-le pour toutes nous autres. »*

*À sa sortie, le bébé ne pleurait pas. La main de Gabrielle était retombée sur le lit. Le corps immobile, le regard vide tourné vers la Vierge, sa mère ne respirait plus. Elle, elle restait figée. Comme Marie. Impuissante devant le drame. Sa tante lui avait remis le corps de sa petite sœur inerte, ensanglantée. Ève-Marie l'avait prise dans ses bras, l'avait lavée, l'avait enveloppée dans une couverture et l'avait bercée.*

Quand son père était entré dans la chambre, Camille s'était jetée sur lui. Il puait l'alcool. Elle s'était mise à l'injurier, à le rouer de coups : « T'es rien qu'un gros sans cœur, Abélard ! J't'avais dit d'aller chercher l'docteur ! T'as pas voulu m'écouter ! T'as toujours été égoïste. C'tait ben plus important d'prendre un coup que dépenser une cenne pour ta femme ! Maudit ivrogne. C'est toé qui aurait dû crever comme un porc égorgé ! Sa tante s'était approchée d'elle : « Viens-t'en Ève-Marie. T'as entendu ta mère. T'as pu d'affaires icitte. » En passant devant son père, elle avait mis le cadavre de sa sœur dans les bras de l'ivrogne : « Vous m'écœurez. J'vous déteste. Si j'me retenais pas, j'vous cracherais au visage. » Elle avait craché par terre.

À chacune de ses grossesses, Ève-Marie avait fait le même rêve.

*Un couloir sombre et humide. Semblable aux catacombes romaines. Il débouche sur une crypte. L'odeur est infecte. Dans le caveau, un labyrinthe d'escaliers et un nombre impressionnant de portes. La voix de sa mère retentit, appelle à l'aide. Ève-Marie gravit les marches, dévale les escaliers, court d'une porte à l'autre. L'érosion des pentures émet un son strident. Les cellules sont vides. Sa mère se lamente plus fort. À bout de souffle, elle continue à la chercher. Elle monte et descend les marches, augmente la cadence, ouvre une porte puis une autre. Rien. Elle tend l'oreille. Sa mère ne crie plus. Le son d'un ruissellement attire son attention. Il provient d'un escalier. Un liquide chaud et visqueux recouvre les marches, Ève-Marie perd pied. En haut, une porte se dresse devant elle. Elle l'ouvre en trombe. Sur les parois en pierre, des éclaboussures et des coulisses. Le corps d'une femme éventrée repose sur un tombeau. Elle s'en approche. Le choc est brutal ; le cadavre n'est pas celui de sa mère. Ève-Marie se réveillait en sursaut. Les couvertures étaient tachées de sang.*

La grande opération l'avait forcée à garder le lit plusieurs jours. Elle se levait pour aller à la salle de bain et s'assoyait pour manger. Le reste du temps, elle restait allongée. Charles lui apportait des journaux, des livres, des revues... Ève-Marie aimait la lecture. Elle s'intéressait à tout. À la petite école, elle avait passé beaucoup de temps avec son institutrice. La voix douce de Clara apaisait ses oreilles meurtries par les rages de son père et les disputes de ses frères et sœurs. La jeune femme était grande et élancée. Ses cheveux châtain descendaient sur ses fesses et le galbe de ses seins formait deux cercles parfaits. Clara lui apportait le réconfort maternel dont elle était privée. Ève-Marie était première de classe. Elle aurait voulu poursuivre ses études.

Un matin, à son réveil, elle s'était sentie mieux. Charles n'était pas dans la maison. Il était dehors, près de la route. Autour de lui, le terrain avait l'aspect d'un chantier de construction. Il était en train de bâtir le kiosque pour la boutique de vêtements. À la manufacture de Grandtown, le travail d'Ève-Marie consistait à assembler des morceaux de coton blanc pré-taillés, pour en faire des sous-vêtements. Elle avait constaté que les modèles pour hommes et pour femmes se ressemblaient. Qu'ils étaient aussi larges l'un que l'autre. Lorsque le contremaître avait le dos tourné, Ève-Marie s'amusait à couper des pièces pour leur donner des formes plus féminines.

C'est ainsi qu'elle avait eu le désir de créer des vêtements et des dessous pour femmes. Elle s'était procuré une machine à coudre, faisait les bazars à la recherche de tissus, de dentelle, de ruban, de fermetures Éclair, de boutons de toutes sortes. L'appartement qu'elle occupait lui servait aussi d'atelier. Le jour, elle était à la manufacture, la nuit, elle dessinait, taillait du tissu, confectionnait des jupes, des robes, des culottes, des corsets, des soutiens gorge. Elle avait cogné à la porte de quelques commerçants. Un seul s'était montré intéressé.

À condition qu'elle paye pour l'espace qu'il lui allouerait et qu'elle lui verse cinquante pour cent des profits. En sortant de la boutique, elle avait fait tomber quatre jolies tasses en porcelaine peintes à la main et avait mis l'incident sur le compte de sa maladresse.

En s'installant à Bellesource, elle avait dû quitter son emploi à la manufacture. Elle avait discuté avec Charles de son projet. Elle commencerait par inviter les femmes du village afin de leur présenter ses confections. Dès la première soirée, elle avait rempli son carnet de commandes. Le mot avait circulé. Des villageoises qu'elle ne connaissait pas venaient frapper à sa porte et demandaient à voir ses vêtements. L'idée d'ouvrir une boutique s'était imposée d'elle-même.

Dans le kiosque, elle avait disposé ses modèles de robes, de jupes, de chemises et de vestes. Les clientes pouvaient acheter les vêtements déjà disponibles ou choisir un modèle dans un autre tissu. Ève-Marie ajustait le tour des hanches, de la poitrine et du buste. Il lui arrivait aussi de raccourcir une jupe, de rendre une robe plus moulante, de mettre un bouton de moins au décolleté d'une veste. Les dessous féminins, elle les cachait sous le comptoir. Elle les réservait pour les femmes qu'elle connaissait bien qui, par l'intermédiaire d'autres femmes, connaissaient le code : « commande spéciale ».

Un matin, alors qu'elle s'apprêtait à s'installer devant sa machine à coudre, le curé avait fait irruption dans son commerce. Ève-Marie ne le connaissait pas, mais en avait entendu parler. Il avait soigneusement examiné chacune de ses confections et avait posé une série de questions sur ses affaires. Puis il avait demandé à voir ses commandes spéciales. Surprise, elle avait prétexté ne pas savoir de quoi il parlait. Il s'était impatienté : « Ne faites pas semblant. Tout le village sait que vous vendez des dessous... aguichants. » Elle avait répondu qu'il se

trompait et lui avait montré des sous-vêtements fabriqués à la manufacture de Grandtown : « Vous avez tort d'agir ainsi. Montrez-moi vos autres modèles. » Elle ne s'était pas laissé intimider. D'une voix exaspérée, elle avait réitéré qu'elle ne vendait rien de plus que ce qu'il avait devant lui.

Le lendemain, une jeune femme qu'Ève-Marie se souvenait avoir croisée s'était présentée à la boutique. Elle avait pris le temps d'en faire le tour avant de s'attarder devant une robe blanche à pois rouges. La longueur était parfaite, mais la taille devait être ajustée. Tandis qu'Ève-Marie prenait les mensurations, la femme avait exprimé son désir de placer une commande spéciale. Elle avait opté pour un corset de couleur crème brodé avec de la dentelle blanche.

— Ça vous va comme un gant.

— Merci. Je pense aussi.

— J'espère qu'il saura l'apprécier.

— De qui vous parlez ? Pourquoi vous dites ça ? Le ton était impatient.

— Désolée. Je disais simplement que l' élu de votre cœur allait sans doute vous trouver très jolie.

— Vous pensez ?

— Vous êtes mariée ?

À cette question, la jeune femme s'était dépêchée d'enlever le corset et de remettre ses vêtements :

— Je dois y aller. Je reviendrai chercher mes achats.

Elle était sortie en flèche, au moment où Rose entrait dans la boutique.

— C'est pas mademoiselle Létourneau qui vient de partir ?

— Mademoiselle Létourneau ?

— Oui, celle qui s'occupe du presbytère.

— Ah ! Peut-être.

Curieuse, Rose lui avait demandée ce qu'elle était venue chercher. Ève-Marie n'avait rien dit. Ni à propos de la visite du prêtre ni à propos du comportement particulier de son assistante.

De fil en aiguille, la boutique s'était transformée en un lieu d'échanges et de confidences, ce qui avait inspiré le nom, *Les secrets d'Ève et de Marie*. Les femmes aimaient s'y retrouver. C'était pour elles une façon de se soustraire au quotidien. Celles dont les enfants étaient en âge d'aller à l'école offraient leur aide à Ève-Marie. La popularité du commerce avait traversé les frontières du village. Les commandes spéciales étaient nombreuses, Ève-Marie y consacrait presque tout son temps.

Quelques semaines après sa première visite, le prêtre était revenu au kiosque. Un mari s'était plaint. Il souhaitait faire fermer la boutique. Il n'avait pas apprécié voir son épouse dans des « dessous grossiers et de mauvais goût » :

— Grossiers ?! Et de mauvais goût ?!

— Ce sont ses mots à lui. Vous n'auriez pas dû me mentir.

— Si j'avais dit la vérité vous auriez interdit mon commerce.

— Ce n'était pas mon intention.

— Ah bon ?! Et quelle est l'intention d'un représentant de l'Église qui insiste pour voir des dessous féminins ?

— Je suis ici dans un but précis. J'ai promis au mari que je vous en parlerais et je lui ai dit que je ne pouvais rien faire à moins que plus de la moitié du village se plaigne.

— Et selon vous, quelles sont mes chances ?

— Vous n'avez pas à vous inquiéter. Je crois que les hommes de Bellesource n'ont jamais été aussi heureux.

Ève-Marie s'en réjouissait.

— Avant que j'oublie, mon assistante voudrait savoir si sa dernière commande est prête.

— Vous parlez de mademoiselle Létourneau ?

Cette dernière faisait désormais partie des fidèles de la boutique.

— Oui, mon assistante.

— Euh, oui. Dites-lui qu'elle peut venir la chercher.

— Elle sera ravie.

— C'est certain.

— J'y pense, je pourrais lui apporter. Elle a déjà beaucoup à faire. Enfin, j'imagine puisqu'elle est de moins en moins souvent au presbytère.

— Je préfère lui remettre moi-même. Désolée.

Il n'avait pas insisté, au grand soulagement d'Ève-Marie qui n'aurait pu retenir son rire plus longtemps. « Le prêtre. Avec son assistante. » Elle l'avait répété à voix haute. Ça ne faisait aucun sens. Mais ça ne faisait aucun doute non plus. Afin d'éviter un malaise, elle ne lui avait pas révélé que son assistante avait déjà récupéré sa commande.

\*\*\*\*\*

Ève-Marie était en train de mettre la table quand Silvia était entrée dans l'appartement.

— Ça sent bon ici. Qu'est-ce que c'est ?

— J'ai fait un potage aux betteraves et un gratin au poulet.



— Vous vous êtes donné beaucoup de mal. Vous auriez dû me laisser vous aider.

— Vous êtes mon invitée.

Elle prend la bouteille de vin et remplit un verre qu'elle tend à Silvia.

— Non, merci ! À mon âge...

— À votre âge ? Vous êtes plus jeune que moi. Et ce n'est qu'un verre.

— Je ne devrais pas.

— Si vous voulez mon avis, les plaisirs de la vie sont sans péremption. Santé !

Elle lève son verre et avale une gorgée. Silvia s'empare de l'autre coupe, avale tout le contenu d'un trait, devant l'étonnement de son amie :

— Donnez-moi de l'eau, s'il-vous-plaît. Je crois que je vais avoir la nausée. Il y a des années que je n'ai pas pris une goutte d'alcool... Quand Alfonso avait envie de... vous comprenez ?, Ève-Marie acquiesce de la tête, il me disait : « Silvia, je serai prêt dans quinze minutes. » Il entrait dans la salle de bain, prenait une douche, se rasait. Il s'aspergeait le visage de son eau de Cologne. Il sentait très fort. Je retenais mon souffle. Chaque fois, je me dépêchais d'aller à la cave où il gardait l'alcool. J'ouvrais le petit bar, je prenais une bouteille et je buvais le plus que je pouvais avant d'aller l'attendre dans notre chambre.

— Vous buviez à chaque fois ?!

— Ce n'était pas fréquent. Alfonso était toujours épuisé par son travail. Heureusement, car mon mari n'était pas très romantique. Il faisait la chose comme... comme on brosse ses dents. Mais c'était un bon père de famille. Un peu trop sévère avec notre Teresa. C'était difficile pour mon cœur de mère. Pour elle, je voulais mieux que ce que j'avais eu. Dès qu'il partait de la maison, et qu'ils avaient eu une dispute, je disais à ma fille : « Un jour, tu seras adulte, tu feras tes choix. » Elle a marié le premier venu. Un homme d'affaires avec beaucoup

d'argent. Elle travaillait pour lui. Il était son patron. La première fois qu'elle m'en a parlé, c'était pour me dire à quel point il avait de l'argent. Beaucoup d'argent. Elle a décrit sa maison, son bateau, ses voitures... Ses yeux brillaient comme des diamants. Moi, je voulais savoir comment il était avec elle, comme n'importe quelle mère aurait fait. Elle répétait que son père allait l'adorer. C'était ça le plus important pour elle. Pauvre Teresa. Elle pouvait enfin choisir mais, sans le savoir, elle était sous l'influence d'Alfonso. Son mari travaillait beaucoup. Il partait très tôt le matin et revenait tard le soir. Ils ont eu deux enfants. Quand ma fille a laissé son travail pour rester avec les enfants, nous étions toujours ensemble. Nous allions manger dans les grands restaurants et elle allait toujours dans les boutiques hors prix. Teresa avait tout mais elle n'avait jamais assez. Il lui fallait toujours plus. Des meubles, des rideaux, un plus grand tapis, de nouveaux vêtements, des nouvelles chaussures ... Elle dépensait sans compter. Une fois, dans un magasin, sa carte de crédit a été refusée. Elle a appelé la banque. Elle était très impolie. Je lui ai dit de se calmer. Elle a commencé à pleurer. Et quand je me suis approchée, elle s'est mise à crier. Elle criait de me mêler de mes affaires, que tout était ma faute. Je ne comprenais pas ce qu'elle essayait de me dire. Sa colère me faisait peur. Son mari avait bloqué sa carte. Elle lui a fait une scène terrible. Devant mes petits-enfants. Il a menacé de partir avec eux. J'ai parlé avec lui, je voulais arranger les choses. Il m'a dit que ma fille buvait beaucoup. De plus en plus. J'ai supplié de lui donner une chance et j'ai payé la carte de crédit. Non seulement elle ne m'a pas remerciée, elle ne se cachait même plus pour boire. Elle était toujours ivre. Elle m'appelait pour que je l'aide avec les enfants. Je prenais un taxi et j'allais m'occuper d'eux. Elle était impatiente et se fâchait contre moi. Alors j'appelais un taxi pour rentrer chez moi. Un ou deux jours plus tard, elle m'appelait pour s'excuser. La dernière fois, elle n'a pas appelé. J'ai voulu la joindre, elle ne voulait pas

me parler. Toute une année, sans nouvelle. C'est l'hôpital qui a fini par m'appeler. Mon gendre avait demandé le divorce et la garde des enfants. Teresa avait essayé de s'enlever la vie.

Ève-Marie verse du vin dans la coupe de Silvia. Celle-ci lui fait signe d'arrêter.

— Merci. À l'hôpital, elle était dans un pavillon isolé. Il y avait des gens étranges... comme à la télé. Ce n'était pas un endroit pour ma Teresa. J'ai demandé à voir le médecin. Je lui ai dit que je venais chercher ma fille. Il a refusé. Il disait qu'elle avait besoin de soins et de repos. J'ai dit que je pouvais très bien m'en occuper. Nous avons demandé à Teresa. Elle voulait rester. Je ne comprends pas, Ève-Marie. Nous sommes venus ici parce que notre vie était menacée. Beaucoup n'ont pas eu cette chance. Alfonso a travaillé très fort pour que nos enfants ne manquent de rien. Il fallait tout recommencer. C'était dur. Les mots méchants, les regards, les murmures... à cause de notre origine. L'idée d'abandonner n'a jamais traversé notre esprit. Tous les jours j'allais voir ma fille. Elle ne me parlait pas. Elle tolérait ma présence. Maintenant elle est sortie. Elle va mieux mais ce n'est plus comme avant. Elle est toujours en colère contre moi. Si Dieu pouvait me dire pourquoi. J'ai toujours voulu le mieux pour elle : « Le devoir d'une femme est d'obéir à son mari. » C'est mon père qui disait ça. Teresa a perdu sa vie avec un homme qu'elle n'aimait pas. Alfonso voyait les choses autrement. Ce que je n'ai pas eu le courage de faire pour moi, je croyais avoir réussi à le faire pour elle.

— Peut-être qu'elle finira par s'en rendre compte.

— Je prie Dieu tous les jours pour qu'il lui mette du plomb dans la tête. La culpabilité est trop lourde pour une vieille dame comme moi.

— Plus on prend de l'âge, plus elle nous écrase.

— Je ne veux pas mourir avec le sentiment de ne pas avoir été une bonne mère pour mes enfants.

Ève-Marie ne parlait plus. Perdue dans ses pensées.

— ...Je m'excuse. Je parle trop. Je dois vous embêter avec mes histoires.

— Non. Au contraire. Vous êtes admirable. La vie que vous avez vécue n'est pas celle que vous vouliez. Et je suis certaine que vous n'avez jamais osé vous plaindre.

— Alfonso ne serait pas d'accord avec vous.

Les deux femmes avaient éclaté de rire. Puis Ève-Marie n'avait pu retenir ses larmes.

— Pourquoi vous pleurez, mon amie ?

— Je suis désolée. Je pensais à Charles. Quand nous avons appris qu'il avait le cancer, il était trop tard. La maladie avait commencé à ravager son corps. Il en avait pour quelques semaines, au mieux quelques mois. Il est resté à la maison jusqu'à ce que la douleur devienne insupportable. Il avait mal partout. La tête, les os, les articulations... Il ne dormait plus, et moi non plus. À l'hôpital, il a pu recevoir des injections qui le soulageaient. Au début, c'était une le matin et une le soir. Mais plus la maladie progressait, plus ce nombre augmentait. Aux huit heures, puis aux six heures, puis aux quatre heures, ensuite aux deux heures puis chaque fois qu'il avait mal. Un matin, je suis entrée dans sa chambre, il était exténué. Les injections ne faisaient plus effet. Charles avait souffert toute la nuit. Il a soulevé la tête. J'ai compris qu'il voulait me dire quelque chose. Son corps tremblait. J'ai effleuré ses yeux avec ma main, pour qu'il les ferme. J'avais honte de moi. Deux semaines avant sa mort, il avait parlé de son désir de mourir. Il en avait discuté avec le médecin, avant même de me faire part de ses intentions. Le médecin était prêt à l'aider, mais l'avait prévenu que si son état ne lui permettait plus de

choisir le moment de sa mort, il ne pourrait rien faire. À moins que Charles m'autorise à prendre la décision pour lui.

— C'était beaucoup vous demander.

— J'étais bouleversée j'ai eu à peine le temps d'y réfléchir. En même temps, je ne pouvais pas lui refuser. Il avait besoin de moi. Alors je lui ai promis. La médication le rendait de plus en plus amorphe. Il perdait l'esprit et il avait de la difficulté à s'exprimer. Charles aurait voulu partir avant. Pendant qu'il souffrait, moi j'hésitais. Je savais pourtant que la mort était inévitable... mais j'avais quand même peur de me tromper. Au fond de moi, je gardais espoir qu'il puisse rester encore quelques semaines. J'étais incapable de le laisser partir. Après toutes ces années... Quand j'y repense, je trouve que c'était très égoïste de ma part. Ce matin-là, j'ai compris que je devais le faire. J'ai demandé à l'infirmière d'aller chercher le médecin. J'ai défait les courroies qui retenaient les poignets de Charles. Ses mains étaient froides. Je les ai réchauffées sous la couverture. Son corps s'agitait par secousses. J'ai glissé mes doigts dans ses cheveux. Puis j'ai caressé sa tête, ensuite son cou, ses épaules, ses bras... Il était si maigre, Silvia. Mais je sentais que ça l'apaisait alors j'ai continué. J'ai frotté ses cuisses, ses jambes et ses pieds bleutés. Le médecin est entré dans la chambre. Il m'a dit que c'était la bonne chose à faire. Qu'il valait mieux respecter sa volonté. Sur le plateau de l'infirmière, il y avait deux seringues. La première contenait un puissant calmant. Je suis restée avec lui. Jusqu'à son dernier souffle. Son visage s'est relâché. Charles souriait. Il ne souffrait plus. Quand j'ai quitté l'hôpital, c'était quelques heures après sa mort. J'avais de la difficulté à respirer et j'avais mal à l'estomac. Encore aujourd'hui, j'ai le sentiment de l'avoir abandonné au moment où il avait le plus besoin de moi. Cette impression ne me quitte pas. Je me demande toujours si Charles est parti avec le même sentiment.

— Peu importe ce que vous avez fait ou pas fait comme Charles souhaitait, dans tous les cas, c'était parce que vous l'aimiez. Je suis certaine qu'il savait qu'il vous demandait l'impossible. Vous avez eu beaucoup de courage, Ève-Marie. Ne tourmentez plus votre esprit. Dieu vous a déjà tout pardonné.

— C'est gentil. Mais je ne suis pas croyante.

Sylvia pose sa main sur celle d'Ève-Marie :

— Je sais. Je ne le suis pas non plus. Si... je veux dire oui, je le suis. Mais ce n'est que par habitude.

C'était peu de temps après cette soirée que Silvia avait informé son amie de son éventuel déménagement.

— Vous partez ?!

— Oui. Je retourne en Italie.

— Toute seule ?!

— Non. Je vais rejoindre Carmine.

— L'ancien propriétaire du café ?

— Oui. Quand il a laissé le commerce à son fils, c'était pour aller vivre en Italie.

Depuis, il m'envoie des lettres, des cartes postales et il me téléphone chaque semaine. Il me l'a demandé plusieurs fois.

— Et vous allez vivre avec lui ?

— Toute ma vie, je l'ai sacrifiée pour Alfonso et les enfants. Qu'est-ce que j'ai à perdre ?

— Et vos enfants, qu'est-ce qu'ils ont dit ?

— Ils ne le savent pas. Je pars dans trois semaines. Je leur dirai quelques jours avant mon départ. Ils sont assez grands maintenant. Et s'ils viennent me voir en Italie, ils seront bien obligés de passer plus de temps avec leur vieille maman.

\*\*\*\*\*

Ève-Marie tire les rideaux de la porte-patio du salon puis entreprend de vider la bibliothèque. Sous une pile de revues se trouve le carnet dans lequel elle a accumulé des coupures de journaux. Des articles sur les grèves à la *Woodmill Ltd.*, sur l'échec du plan de relance de l'usine, sur la gouvernance de Constantin Boucher, fondateur et chef de l'UNP, l'Unité nationale partisane, sur sa réélection controversée, sur son assassinat revendiqué par les membres du FLN, le Front de libération de la nation. Le groupe n'en était pas à ses premières armes. Plus d'une fois, il avait tenté de tuer le premier ministre de la province en orchestrant des attentats piégés. Le jour de sa mort, Constantin Boucher se tenait debout devant l'Hôtel du Parlement, juché sur le marchepied qui servait à compenser sa petite taille. Il était en train de prononcer un discours devant des fidèles euphoriques, satisfaits de l'engagement qu'il venait de prendre : « Je promets, à tous ceux qui, d'une façon ou d'une autre, oseraient défier l'ordre moral, d'imposer de lourdes peines. » Personne n'avait entendu le bruit de la détonation de sorte que lorsqu'il s'était effondré, très peu avaient compris ce qui venait de se produire. Le soir même, Ève-Marie, Charles et quelques-uns de leurs amis avaient porté un toast aux membres du FLN. Ils connaissaient bien les méthodes du chef de l'UNP pour s'arroger le pouvoir, d'élection en élection. Tant qu'il restait en vie, il restait en poste.

\*\*\*\*\*

Beau temps, mauvais temps, William n'avait pas accès à la maison des Gruff. À l'heure du dîner, la mère sortait, appelait son mari et ses garçons, déposait la maigre ration du jeune

homme sur le porche, à côté des bols à chiens. Quand ses vêtements et ses chaussures étaient usés, il héritait de ceux que les trois frères s'étaient relayés. Les nuits étaient courtes et froides, le travail, trop exigeant pour un enfant de douze ans. Par un après-midi ensoleillé, il s'était évanoui. La sous-alimentation, les longues heures passées debout à trimer dur, à lutter contre la fatigue, à souffrir en silence, avaient eu raison de sa santé.

Le lendemain, alors que William se reposait, monsieur Gruff était entré dans la grange. Il lui avait ordonné de ramasser ses effets personnels. Dans la voiture, l'agriculteur n'avait pas prononcé un mot. William se demandait où il le conduisait, mais s'était gardé de poser la question. Au fur et à mesure qu'ils progressaient sur la route, il reconnaissait le trajet. Il avait attendu d'apercevoir le foyer d'accueil avant de se réjouir. Enfin, son long séjour chez ses tortionnaires allait prendre fin.

La vie au foyer était plus supportable que ce qu'il avait vécu sur la ferme. Il était au chaud, mangeait à sa faim et dormait dans un vrai lit. Il effectuait quelques travaux, mais rien de comparable à ceux que lui faisaient faire les Gruff. Le plus difficile était de voir les autres partir. William espérait encore trouver une famille aimante qui ne le traiterait pas comme un esclave. Le soir, avant de s'endormir, il pensait à ses parents. À sa petite sœur qu'il ne verrait pas grandir. Il se promettait de retourner en Angleterre quand il serait plus grand et qu'il gagnerait de l'argent.

La nouvelle famille habitait un village près de Knowlton, non loin de la frontière du Québec. La mère était francophone, le père, lui, était anglophone. Ils avaient quatre filles. William avait été touché par leur accueil. Il avait une chambre aménagée. Une pile de vêtements neufs et appropriés reposait sur le lit. Les filles des Lawrence étaient cordiales, elles



l'avaient reçu avec convivialité. Tous le traitaient comme un membre de la famille. Depuis que ses parents avaient déserté la maison, le sentiment d'être seul, de n'avoir personne pour qui compter, était bien ancré en lui. Cette fois, c'était différent.

Monsieur Lawrence lui avait appris le métier d'agriculteur en commençant par des besognes que son corps d'enfant pouvait accomplir. William aimait traire les vaches. Dans ses moments de tristesse, il s'adressait à elles. Il leur confiait ce qu'il n'aurait pas osé dire à ses hôtes, par peur de les décevoir. Il éprouvait de l'affection pour eux, appréciait leur gentillesse et leur bonté. Ils avaient manifesté le désir de l'adopter. Cet instant, il l'avait maintes fois imaginé. Mais sa réjouissance n'avait pas été aussi explosive que dans ses scénarios. Il avait déjà une famille en Angleterre. Devenir le fils d'une famille canadienne, c'était renier son pays, ses origines, son père et sa mère.

En grandissant, William reconnaissait que les chances de retrouver sa famille étaient illusoires. Il se plaisait sur la terre des Lawrence. Ses angoisses l'abandonnaient peu à peu, il avait confiance en eux. Devant son hésitation, le père s'était assis avec lui : « If you don't feel comfortable with the adoption, it's fine. We're not going to force you. We understand what you've been through. I just want you to know that you would still be a part of this family, wether we adopt you or not. » Le jeune homme lui avait fait part de sa gratitude. Au moment d'exprimer ses craintes, quelques mots avaient suffi. Monsieur Lawrence l'avait tout de suite interrompu : « You can keep your name if you want. And if one day you want to search for your parents, we'll do anything possible to help you. »

Avec les années, le corps menu de William Nightingale, fils de monsieur et de madame Lawrence, s'était transformé. Ce petit être vulnérable, abruptement déraciné, était devenu un

homme. Sa grande taille et sa charpente massive attiraient le regard des femmes. Il n'était pas retourné en Angleterre, il avait oublié l'Angleterre. Son avenir était au Canada. Il connaissait bien les caprices de la terre, et savait s'y soumettre. Le travail était dur et exigeant, mais William ne concevait pas sa vie autrement. Le jour où il avait dit à son père et à sa mère qu'il avait rencontré la femme qu'il souhaitait marier, ils avaient célébré la nouvelle en promettant de lui léguer la maison et la terre, après le mariage.

Ses parents voulaient acheter une ferme. Quelques poules, deux ou trois vaches et des moutons. Monsieur Lawrence vieillissait, les lourdes corvées étaient au-dessus de ses forces. William les avait convaincus de rester avec lui. Il leur avait construit une maison, et avait aménagé l'arrière afin d'y mettre les animaux. C'était son père qui s'en occupait. Sa mère cardait la laine, puis la filait pour tricoter des vêtements chauds à ses petits-enfants. Elle avait rendu l'âme quelques mois après le décès de son mari.

La terre des Lawrence appartenait désormais aux Nightingale. William avait consacré sa vie à la faire prospérer. L'héritage qu'il croyait léguer à ses descendants le rendait fier. En guise de reconnaissance, son fils Andrew avait pris la relève. Son père lui avait montré les rouages de l'agriculture, de la même manière qu'il les avait appris. Puis Andrew s'était marié, Matthew et Charles étaient issus de cette union. Dès que ses fils avaient atteint l'âge de la puberté, il leur avait raconté l'histoire particulière de leur grand-père William. Il souhaitait leur transmettre son savoir-faire. Mais l'intérêt n'y était pas. Aucun des deux frères n'envisageait son avenir sur une terre.

Matthew avait quitté l'Ontario pour les Hautes-Laurentides. Attiré par la splendeur des forêts, il s'était fait engager comme bûcheron. Cinq récoltes plus tard, Charles était parti. La

terre était trop exigeante pour ce qu'elle offrait en retour. Il voulait s'établir dans l'un des cantons du Québec, à proximité du sud-est de l'Ontario. Les deux premières années, il les avait passées à Grandtown où il cumulait les gagne-pains, mais rien pour le convaincre de rester. À la fin de la longue période d'instabilité économique, les usines et les manufactures avaient rouvert leur porte à de nouveaux employés. Charles et Ève-Marie s'étaient installés à Bellesource, où ils avaient acheté un terrain. Les patrons de la *WoodMill Ltd.* étaient emballés de compter un anglophone au sein de leur main-d'œuvre. Charles avait senti qu'ils s'appuyaient sur lui pour dénoncer les employés dissidents qui, selon leurs dires, minaient la bonne entente et entretenaient un climat malsain.

Les prolétaires étaient insatisfaits de leurs conditions de travail. Aux dirigeants, ils avaient manifesté leur colère. Ils voulaient obtenir une diminution des heures de travail, une prime pour les ouvriers de nuit et des gestes concrets pour garantir leur sécurité. Leurs requêtes avaient été rejetées. Pas de négociations ni de concessions. Que la menace de mesures punitives. Effrayés à l'idée de perdre leur revenu familial, les travailleurs avaient mis un terme à leurs revendications.

Le temps qu'avait duré sa formation, Charles avait été jumelé à Michel. Ce dernier était entré à l'usine à l'âge de seize ans. Il connaissait bien les mécanismes de la machinerie tout comme les risques et les lacunes qu'ils comportaient. Dix jours avant l'embauche de Charles, deux salariés avaient perdu la vie. En le mettant au fait de l'incident, Michel avait insisté sur la grossière indifférence des *Big Boss*. Dès que les corps avaient été transportés hors de la *WoodMill*, les employés avaient été forcés de poursuivre le travail.

À l'intérieur de l'usine, la tension était palpable. Aidé de Charles, Michel avait convoqué un groupe de collègues, seulement ceux en qui il avait confiance, à une réunion clandestine. L'intention était de les persuader de la nécessité d'entreprendre une lutte contre l'exploitation et le talonnement. Il avait un plan : obtenir une accréditation syndicale avec l'Union des travailleurs de l'industrie du bois. Une partie de l'assistance s'était exclamée. Certains redoutaient les représailles que pourrait entraîner l'échec de cette action. Ils connaissaient les manœuvres pernicieuses des dirigeants. C'était perdu d'avance. La syndicalisation de l'usine ne serait jamais reconnue. En réponse à leurs craintes, Michel avait proposé de prendre une étape à la fois. Charles avait ensuite pris la parole :

— Vos appréhensions sont légitimes. À la fin de notre rencontre, il faudra vous prononcer sur les moyens de pression que nous vous suggérons. L'objectif est de convaincre le plus d'employés possible pour qu'ils se procurent une carte de l'UTIB...

Un collègue s'était levé :

— Pis on va faire quoi avec le clan des *Yes Sir* ? Ces imbéciles manqueront pas la chance de nous stoler.

Michel était alors intervenu :

— Comme deux d'entre eux sont morts avalés par des rouleaux compresseurs, nous espérons que ça va les réveiller un peu.

Charles avait ajouté qu'il avait déjà pensé à ce problème. S'ils refusaient de coopérer, il saurait les neutraliser. Puis il avait poursuivi :

— Quand nous aurons atteint le nombre de membres suffisant, nous exigerons la reconnaissance de notre syndicat. Si tout se déroule comme prévu, il est certain que notre demande sera refusée. C'est là que le vrai combat devra commencer. Il sera long et périlleux.

Pour réussir, nous n'aurons que l'espoir et la détermination. La victoire dépendra de notre solidarité. Si nous décidons de leur déclarer la guerre, il faudra aller jusqu'au bout. Avant de partir, nous vous demandons de nous indiquer si vous êtes pour ou contre une grève générale, en cas de rejet de la syndicalisation par la *WoodMill Ltd.*

Les bouts de papier griffonnés témoignaient de l'hésitation des travailleurs. Charles avait été élu à titre de représentant des employés. Il avait le mandat de rencontrer les dirigeants. Il s'était d'abord adressé à l'un des surveillants. Il avait insisté pour que celui-ci mentionne aux patrons que la situation était urgente, et qu'ils devaient réagir rapidement. La haute direction n'avait pas tardé à convoquer Charles dans ses bureaux.

Trois hommes se trouvaient devant lui. Ceux-là mêmes qui l'avaient embauché.

— Good to see you, Nightingale. We've heard good things about your work.

— I'm glad to hear it.

— Now, tell us what's going on.

— I don't know how to say this...

— Don't be shy. Just tell it as it is.

— It won't make you happy... Employees have been approached by l'Union des travailleurs de l'industrie du bois...

— Did you say Union?

— I'm afraid I did. A large proportion of them already have their membership card.

It's a matter of time before they request your approbation.

— Who the hell started that whole shit?! I want names !

Charles avait nommé, un par un, les membres du clan *Yes Sir* ! Le président avait bondi :

— It can't be ! We are giving those... those traitors extra money to be our eyes and ears. They never mentioned anything about that.

— You should know never to trust French Canadians.

— There is no place for a Union in this company. If our employees insist, we will clear them all. But first, we're going to get rid of the trouble makers.

C'est avec un large sourire qu'il avait quitté les bureaux de l'usine. Son plan avait fonctionné ; il venait de mettre un terme au règne de ceux qui, sans scrupules, dénonçaient les moindres faits et gestes de leurs collègues espérant ainsi bénéficier de la générosité des patrons.

La grève avait duré soixante-deux jours. Peu de temps après son déclenchement, le premier ministre de l'époque, Constantin Boucher, avait posté ses hommes autour des manifestants. Ils étaient là pour protéger les fourgons remplis de *scabs* qui, chaque matin, arrivaient sur le site. Les travailleurs formaient des barrières humaines, mais les conducteurs sans scrupules ne reculaient devant rien. Un employé avait été fauché, il s'était retrouvé sous les roues du véhicule. L'incident avait provoqué la colère des grévistes qui, jusque là, avaient revendiqué de manière pacifique. Michel et Charles avaient entrepris de leur distribuer des sacs de pierres afin qu'ils puissent repousser les indésirables. Ils avaient aussi répandu des clous sur toute la longueur et la largeur des accès à la cour intérieure. Du haut de leur tour, les dirigeants gardaient l'œil ouvert en attendant que la confrontation s'essouffle d'elle-même.

La froideur des *Big Boss* et la répression exercée par les autorités démoralisaient les employés. Certains d'entre eux envisageaient de reprendre le travail. Ils avaient le support des villageois, de l'église, de leur famille. Mais sans entrée d'argent, les économies s'épuisaient plus vite que l'élan de protestation. Le soir, quand Charles rentrait à la maison, il était

préoccupé. La boutique leur avait permis de mettre de l'argent de côté. C'était une chance pour eux. Ce n'était pas le cas pour tous ses collègues. Il avait confié à Ève-Marie que s'ils perdaient la lutte, il se sentirait responsable : « Tu ne peux pas penser comme ça. Vous n'aviez plus le choix, Charles. Peu importe l'issue, personne ne pourra te blâmer d'avoir essayé de changer le comportement d'un patronat qui se croit tout permis. »

Ève-Marie trouvait inconcevable que le manque d'argent vienne à bout de la grève. Elle avait donc décidé de faire appel aux femmes du village. Aucune n'avait refusé l'invitation.

— Mes amies, merci d'être venues nombreuses. Vous savez déjà que nos conjoints livrent une bataille quotidienne importante, afin que cessent les abus dont ils sont victimes. Vos maris, pères de vos enfants, passent de longues journées à effectuer un travail exigeant et risqué, pour un salaire qui permet à peine d'arrondir les fins de mois. Ce problème nous concerne toutes. La lutte entreprise il y a vingt-six jours doit se poursuivre, l'avenir de Bellesource en dépend. Les travailleurs se fatiguent, plusieurs ont exprimé le désir d'abandonner. Si je vous ai réunies aujourd'hui, c'est parce qu'il est temps de leur témoigner notre appui. Je propose qu'ensemble, nous élaborions des stratégies pour leur venir en aide.

Toutes avaient applaudi l'initiative. La distribution des tâches s'était fait dans un enthousiasme fébrile. Seau à la main, une dizaine de femmes sillonnaient les rues pour recueillir des dons. D'autres confectionneraient des vêtements pour les enfants, à partir de bouts de tissus récupérés. Une cuisine collective serait mise sur pied. Les familles pourraient se procurer des provisions et des mets peu coûteux préparés en grande quantité. Enfin, les mères dont les enfants étaient en bas âge avaient offert de prendre soin des tout-petits.

Leurs actions avaient redonné espoir aux hommes. Ils n'avaient plus le sentiment de se dérober à leurs responsabilités familiales ; les femmes avaient pris le relais. *Les secrets d'Ève et de Marie* s'était transformé en un *bunker* où les militantes se réunissaient quotidiennement pour effectuer le bilan de la collecte et organiser les prochaines activités. Une fois par semaine, elles se joignaient aux hommes et scandaient des slogans avec eux, devant les portes de l'usine.

L'espoir ne les abandonnait plus. Les salariés étaient déterminés à remporter ce combat. Avec de la peinture rouge, sur les murs extérieurs de la bâtisse, ils avaient inscrit : « Nous vaincrons ou nous mourrons ! ». Des comités d'accueil formés des plus téméraires avaient été placés aux entrées de l'usine. Quiconque s'en approchait était accueilli par un contingent de pierres. Plus personne n'osait s'aventurer sur le site. Seuls les journalistes impartiaux y avaient accès. Les dirigeants, dépassés par l'ampleur et la longévité de la grève, s'étaient adressés à Constantin Boucher. Ce dernier s'était servi des ondes de la radio pour menacer les ouvriers de la *WoodMill*, et défier au passage tous les travailleurs de la province qui seraient tentés d'obtenir l'accréditation syndicale.

La répression avait été virulente. Matraque en l'air, les gardiens de l'ordre et de la paix pourchassaient les piqueteurs, les assaillaient de leur haine guerrière. En réplique à cette violence, des prolétaires avaient orchestré des embuscades. Les assaillants qui se faisaient prendre étaient d'abord malmenés puis chassés à grands coups de pied. Des grévistes avaient été arrêtés pour voie de fait graves envers des représentants de l'État, d'autres pour avoir tenu des propos injurieux sur Constantin Boucher et ses acolytes. Ces mesures dissuasives n'avaient pas freiné la rébellion. La collaboration des femmes avait permis aux employés de



tenir le coup pendant plus de soixante jours. L'arrêt des activités avait compromis la prospérité de l'usine. Les dirigeants avaient fini par céder aux demandes de leurs salariés.

Femmes, hommes et enfants du village avaient célébré cette victoire qualifiée d'historique. À leur arrivée, Charles et Michel avaient été reçus en héros, ce qu'ils avaient réfuté avec humilité : « Être traité avec respect n'est pas une quête héroïque. C'est un droit qu'il nous faut défendre, tous autant que nous sommes, dans un esprit de collectivité. » Charles avait aussi insisté sur l'importance de la contribution des femmes : « Sans vous mesdames, nos cœurs seraient amers. Votre mobilisation nous a donné la force et l'endurance d'aller jusqu'au bout. » Michel avait tenu à souligner la détermination de ses collègues, et les avait remerciés longuement : « Je voudrais également relever le courage de nos confrères qui devront faire face à l'injustice de Constantin Boucher. Faisons-leur savoir que nous sommes avec eux. »

\*\*\*\*\*

Aux funérailles de Charles, la salle étroite et peu profonde ne pouvait contenir tous ceux et celles qui s'étaient déplacés. L'urne reposait sur une table soigneusement décorée, entre quatre gerbes de lys blancs. Ève-Marie avait choisi une photo où Charles arborait le sourire imperturbable d'un homme épanoui. À l'entrée du salon, les visiteurs pouvaient inscrire leur pensée dans un livre de parchemin. Les témoignages étaient poignants. Plus de quarante ans après la grève, les gens se souvenaient de la générosité, du leadership, de l'engagement dévoué de Charles. Michel lui avait rendu hommage, malgré sa difficulté à s'exprimer, trop ébranlé par la perte de son ami. Les anecdotes qu'il avait racontées avaient fait rire l'assistance. Ève-Marie se réjouissait de voir à quel point l'homme qu'elle aimait était apprécié.

Une seule personne manquait. Matthew n'avait pu se joindre à eux. Il n'allait pas bien, et la résidence n'avait pas le personnel nécessaire et qualifié pour l'accompagner. Les dernières fois qu'elle lui avait parlé au téléphone, la conversation n'allait pas de soi. Il perdait la mémoire, devenait confus au point de ne pas la reconnaître. L'Alzheimer avait anéanti ses souvenirs.

Un matin, elle avait reçu un appel de la résidence. Matthew avait été retrouvé mort dans son lit. La directrice lui avait demandé s'il avait de jeunes enfants. Dans les jours qui avaient précédé son décès, à plus d'une reprise, il avait évoqué les noms d'un garçon et d'une fille. Nelson et Kimberly, le fils et la fille de Matthew. Ève-Marie avait informé la responsable qu'ils n'habitaient plus la province depuis des années.

Ils ne connaissaient pas leur père. Son travail de bûcheron l'avait tenu à l'écart de sa famille. Orphelins de mère, frère et sœur s'étaient retrouvés seuls avec cet étranger, un père de peu de mots. Matthew comprenait leur malaise. Il voulait se rapprocher d'eux mais était plutôt maladroit. De bonne foi, il leur avait offert de les envoyer passer quelques jours à Halifax, dans la famille de leur mère. Ils avaient accepté. Durant leur absence, Matthew avait entrepris de rénover la maison. Il voulait la rendre plus accueillante. Quand les enfants étaient revenus, ils n'étaient restés que trois jours. Le temps de ramasser leurs effets personnels.

\*\*\*\*\*

Ève-Marie regarde les photos dans l'un de ses albums. Elle et Charles lors d'un souper-bénéfice, la vieille Oldsmobile, une série de *polaroids* sur la construction de la maison, Michel et Charles victorieux devant les portes de l'usine, des photographies de la boutique, Charles et son frère qui, sans le savoir, se voyaient pour la dernière fois. Le portrait de Silvia et de Carmine la fait sourire. Elle retire la photo de la pochette et relis la note au verso.

*Mon amie,*

*Je pense souvent à vous. Comment est votre santé ? Bonne j'espère. Depuis que je suis ici, je crois rajeunir. L'air est bon, les paysages ne se décrivent pas. Je vous enverrai des photos. Nous partons à Rome pour quelques jours. Donnez-moi de vos nouvelles. Et si vous voulez venir en Italie, vous êtes bienvenue. Prenez soin de vous. Amitié,*

*Silvia*

L'horloge sonne. Plus que trois heures avant l'arrivée de la préposée du CLSC. Ève-Marie remet l'image dans l'album. Ensemble, elles avaient parcouru la ville en métro, en taxi et en autobus. La première fois qu'Ève-Marie avait pris le métro, c'était à l'heure des travailleurs. Elle n'avait pas l'habitude des achalandages, mais n'aurait pas imaginé une foule aussi silencieuse. Tous ces voyageurs attroupés comme des bouquets d'asperges. Une proximité qui les tenait à l'écart. Ils ne se parlaient pas, évitaient même de se regarder. À l'ouverture des portes, hommes, femmes et étudiants détalait sur le quai d'un pas déterminé, les jambes plus rapides que le tronc.

L'été, les deux femmes aimaient déambuler dans les parcs, s'imprégner de l'ambiance des rues animées, profiter des terrasses ensoleillées. Quand la température était peu clémente, elles se réfugiaient dans les souterrains de la grande métropole ou dans une salle de cinéma. Le jour du quatre-vingt-troisième anniversaire d'Ève-Marie, Silvia l'avait amenée voir le concert de Charles Aznavour, au Centre des arts métropolitain. Si seulement Charles avait été là... Cette pensée, combien de fois l'avait-elle répétée au cours des sept dernières années...

Depuis le départ de son amie, il y a plus d'un an, la santé d'Ève-Marie se détériore. Leur amitié avait mis un baume sur sa solitude. L'impression de vide qu'elle avait ressentie au moment où Silvia avait disparu dans le taxi était aussi amère qu'après la mort de Charles.

Elle referme un à un les cartons qu'elle emporte avec elle, puis les traîne vers la porte. L'effort provoque un étourdissement. Ses jambes fléchissent, elle a tout juste le temps d'empoigner sa marchette pour ne pas tomber. Sa hanche encaisse le coup. Confiante d'avoir recouvré l'équilibre, Ève-Marie boite jusqu'au canapé.

Sur le balcon, deux feuilles mortes valsent au rythme de la brise d'automne. L'octogénaire assiste au spectacle, par les portes vitrées, tandis qu'à la radio, Aznavour chante son *Hier encore*. Ses épaules tressaillent de tristesse. Ève-Marie sait que la prochaine et dernière étape de sa vie sera la plus difficile de toutes.

Dès qu'elle avait su la date à laquelle la chambre réservée pour Ève-Marie serait libérée, la travailleuse sociale avait insisté pour l'amener visiter la résidence, avant qu'elle n'y emménage. La responsable du centre avait commencé par leur montrer le grand salon où se trouvaient quelques-uns des pensionnaires. Assoupi sur une chaise, un homme ronflait, un autre grimaçait, deux se disputaient la manette de la télévision et une préposée réprimandait un locataire qui avait osé sortir de sa chambre en pyjama. Dans *Les Jardins de l'Éden*, chacun avait l'obligation de préserver sa dignité.

La directrice les avait ensuite conduites à la chambre qu'Ève-Marie allait occuper. Une dame les avait suivies. D'un pas rapide, elle s'était approchée d'Ève-Marie, lui avait demandé son nom, était repartie sans attendre la réponse. Après quelques pas, elle avait fait volte-face, s'était précipitée une fois de plus sur Ève-Marie : « Vous ne me connaissez pas, moi je vous

connais bien. Vous êtes qui ? J'ai oublié votre nom. » Le manège avait duré jusqu'à ce qu'une employée intervienne : « Je suis désolée. Angèle souffre de vieillissement pathologique. En général, elle ne cause pas de problèmes. Mais de temps en temps elle délire. »

Lorsque Matthew avait emménagé au centre, il se portait plutôt bien. Il passait beaucoup de temps dans la cour arrière. Il se promenait d'un banc à l'autre saluant celles et ceux qui s'y trouvaient. Les pensionnaires, chaleureux pour la plupart, l'avaient accueilli avec empathie. Quand Ève-Marie et Charles lui rendaient visite, Matthew les présentait à tous les résidents qu'ils croisaient. Au téléphone, il leur avait parlé de Dorothée. Son apparence soignée et son maintien distingué avaient attiré son attention. Une rose sans épine. Ensemble, ils prenaient quotidiennement le thé.

Au bout de quelques mois, le moral n'y était plus. Il voulait retrouver son vaste terrain boisé. La cour n'était plus assez grande et les résidents lui tombaient sur les nerfs. Trop nombreux, trop accaparants. Matthew n'en avait que faire de leurs maladies, de leurs maux et des bobos qu'ils ressassaient du matin au soir. Il devenait austère. L'heure des repas était suffisamment insupportable. Le reste de la journée, il s'enfermait dans sa chambre, pour ne pas les subir davantage. Seule Dorothée y avait accès. Matthew aimait être en sa compagnie. Ils jouaient aux cartes, faisaient la sieste, regardaient la télé. Toujours souriante, elle ne se plaignait pas. Elle profitait de ce que la vie pouvait encore lui offrir.

Un matin, à l'heure du déjeuner, Matthew s'était rendu à la salle à manger. Dorothée n'y était pas. Victime d'un AVC pendant son sommeil. C'était tout ce qu'il avait su. Il était inquiet. Chaque fois que le téléphone de la résidence sonnait, il tendait l'oreille, au cas où il surprendrait une conversation qui le mettrait au fait des développements. Personne d'autre ne

se préoccupait du sort de Dorothée. Les pensionnaires étaient pour la plupart habitués à ces allées et venues. D'une semaine à l'autre, ils attendaient de voir laquelle des chambres allait se libérer. Une chambre standard, sans balcon ni salle de bain, comme celle de Dorothée, suscitait peu d'intérêt. Huit jours plus tard, un nouveau venu avait emménagé dans la chambre de son amie. Dès lors, Matthew s'était mis en tête de retourner sur sa terre.

Il avait tenté de s'enfuir. Une préposée l'avait agrippé par le bras au moment où il allait ouvrir la grille. D'un ton ferme, il lui avait ordonné de le laisser partir. Il n'était pas à sa place, il voulait rentrer chez lui. La rudesse dont Matthew avait fait preuve avait forcé deux hommes qui entretenaient le terrain à intervenir. Ils l'avaient raccompagné à sa chambre. L'infirmière lui avait administré un calmant, il s'était endormi. Le lendemain matin, il ne s'était pas joint aux autres pensionnaires pour le déjeuner. Quand le préposé était entré dans sa chambre, Matthew se tenait assis sur une chaise. Immobile. Son regard vide fixait l'horizon. Il n'interagissait plus. Comme reclus dans un monde inaccessible.

\*\*\*\*\*

Lors de sa visite à la résidence, Ève-Marie avait constaté que la chambre était plus petite qu'elle ne l'avait imaginé. Une distance d'à peine trois mètres sépare le lit du téléviseur et du petit réfrigérateur, et la seule fenêtre qui éclaire la pièce est munie d'une grille en fer forgé. Garée dans un fauteuil roulant, dans un espace à peine moins étroit qu'une cellule de prison, il ne lui resterait plus qu'à attendre la grande sauveuse.

L'horloge sonne, Ève-Marie sursaute, le vent propulse les feuilles hors du balcon. Aidée de sa canne, elle se lève, entre dans la salle de bain, fait couler l'eau, y plonge un savon et un gant de toilette. En le passant sur son visage, elle s'observe dans le miroir. La joue gauche, puis la joue droite. Elle relève le menton, ouvre grand la bouche, la referme aussitôt.

Seul le vert de ses yeux a résisté au temps. Sa robe de nuit glisse le long de sa silhouette frêle, dévoile ses épaules osseuses légèrement courbées vers l'avant. Elle reprend le gant, fait mousser le savon sur ses bras, sur son ventre, sur ses cuisses. Sa peau mince moule le relief de ses veines proéminentes. Elle rince le gant, refait le même geste, avec le même mouvement circulaire. Elle prend une serviette pour s'éponger, enfile son peignoir, se brosse les dents, fixe sa prothèse dentaire, tente de venir à bout de sa crinière terne et désobéissante.

Elle ouvre l'armoire, attrape les contenants remplis des pilules qu'elle prend quotidiennement, les glisse dans la poche de son peignoir. Elle ramasse le reste des produits, elle les met dans un sac de plastique.

Dans sa chambre, elle dépose le sac sur le lit, ouvre le garde-robe, sort une valise. Elle ouvre le premier tiroir du bureau, choisit une culotte et un soutien-gorge, envoie les autres sous-vêtements dans la valise. Elle ouvre le deuxième tiroir, prend une camisole blanche, vide le tiroir dans sa valise. Elle ouvre un troisième tiroir, enfile une paire de bas.

\*\*\*\*\*

Ève-Marie aurait voulu revoir Bellesource. Ne serait-ce qu'une fois. Elle avait besoin de parler à Charles. De lui confier ses angoisses. Elle ne croyait pas à la vie après la mort, mais l'idée que l'âme puisse errer, peut-être, au-dessus des cendres enfouies, l'avait aidée à supporter le deuil. La première fois qu'elle était allée rendre visite à Charles, dans le cimetière, c'était peu de temps après les funérailles. Elle avait apporté le livre de parchemin, lu tous les messages qu'il contenait, et lui avait raconté le déroulement de la cérémonie, sans oublier le moindre détail : *Tes amis, tes collègues, tous étaient regroupés autour de toi... Michel t'a rendu un bel hommage, t'aurais été touché... Matthew n'a pas pu venir... Il ne va pas bien.*

Ève-Marie aimait s'imprégner de la plénitude des lieux. C'était devenu un rituel. Sa façon bien à elle de se sentir moins seule : *La maison est beaucoup trop grande... Chaque fois que j'entre dans une pièce, j'ai l'impression que tu vas y être... Comme les soirs où tu étais ta collection de timbres sur la table de cuisine et que je t'observais en silence. Tu étais tellement concentré, tu ne te rendais pas compte de ma présence... J'aimais la dextérité avec laquelle tu manipulais tes timbres. On aurait dit de petits engins explosifs... Le temps passe, Charles, rien ne change. Les matins sont toujours aussi ingrats...*

*Rose est venue à la maison... Le congélateur et le réfrigérateur sont remplis des plats qu'elle m'a préparés...*

*La nuit dernière, j'ai rêvé à toi... tu étais en face de moi... tu me regardais... Je t'appelais en te faisant des signes de la main... tu ne me voyais pas... J'ai voulu m'approcher de toi... ton visage s'est effacé...*

*La petite-fille de Louis est enceinte... Tu te doutes bien que tout le village est au courant... Ça m'a donné envie de me remettre à la couture... Ma vieille machine fonctionne encore. Je crois que la dernière fois que je m'en suis servie, c'était à la boutique...*

*Le centre communautaire cherche des bénévoles pour mettre sur pieds de nouveaux projets... Je leur ai offert mon aide... J'aimerais organiser un souper pour accueillir les nouveaux venus à Bellesource...*

Au cours des semaines qui avaient précédé la mort de Matthew, Ève-Marie informait Charles de l'évolution de sa maladie. L'Alzheimer sévissait. Elle le constatait de fois en fois. Au téléphone, Matthew mettait des secondes à se souvenir d'elle. Parfois, il la reconnaissait d'emblée. Mais quelques minutes plus tard, il avait oublié. La dernière fois qu'elle lui avait parlé, il ne s'était souvenu de rien. Ni d'elle. Ni de Charles.



L'infirmière de la résidence appelait régulièrement pour lui donner des nouvelles. Il ne pouvait plus sortir depuis qu'il avait essayé de s'enfuir. Le plus dur pour Ève-Marie avait été d'apprendre que la direction avait installé une serrure, à l'extérieur, sur la porte de sa chambre : « Nous sommes responsables de sa sécurité. Il se peut que nous ayons besoin de l'attacher à son lit. » Ligoter Matthew ! L'image de Charles pris en otage dans son lit d'hôpital s'était transposée à celle de son frère.

Les heures et les efforts qu'Ève-Marie avait investis pour organiser le souper des nouveaux venus avaient contribué au succès de l'événement. Plus de deux cents personnes avaient pris part à la soirée. Elle souhaitait faire de ce souper une tradition annuelle pour la communauté de Bellesource. Puisque l'organisation de l'activité ne l'occupait pas à plein temps, elle avait décidé de prendre une deuxième tâche de bénévolat : reprendre les vêtements que des villageois déposaient au Centre, à l'attention des familles dans le besoin. Cette fonction avait comblé sporadiquement le vide qu'elle traînait avec elle depuis la mort de Charles. Elle avait l'intention de poursuivre son travail tant et aussi longtemps que son corps le lui permettrait.

Deux événements avaient cependant contrecarré ses plans. Un mercredi matin, les employés de la *WoodMill Ltd.* avaient cessé leurs activités. Une grève de deux heures. Une mise en garde adressée aux patrons. Un rappel pacifique à l'effet que leur contrat de travail était échu. En réponse, les dirigeants leur avaient fait une offre. Les salariés s'étaient réunis dans les locaux du syndicat. Le vote était serré, mais la majorité était contre.

Les travailleurs s'étaient réunis à trois reprises afin de s'entendre sur une contre-proposition. Les discussions avaient duré des heures et des jours. Certains étaient gourmands,

d'autres, plus conciliants. La tentative avait échoué. Les accusations fusaiant de toute part. Il était évident qu'une poignée de salariés avait conclu un pacte. Ils ne démordaient pas de leurs positions.

*La tension monte, Charles... Personne ne veut céder... Les fenêtres de la maison de Pierre ont été brisées. Il a trouvé une brique dans son salon... La quatrième réunion a été annulée... Les négociations sont rompues... Un groupe d'entêtés refuse la médiation...*

L'assaut sur la maison de Pierre n'avait été que le point de départ d'une série de délits du même genre. En une nuit, douze voitures et quatre maisons avaient été vandalisées. *La Sûreté Provinciale s'est installée sur le terrain de l'usine... C'est le monde à l'envers, Charles... Des employés s'en prennent à d'autres... La voiture de Louis a été incendiée... Les policiers patrouillent les rues... Bellesource ressemble à une ville assiégée.*

Les nuits n'étaient pas reposantes pour les villageois. Incendies, grabuge, vandalisme. À la levée du jour, les plus téméraires sortaient de leur maison, impuissants devant l'ampleur des dégâts. Les syndiqués avaient été mis en lock-out. Les dirigeants menaçaient de fermer l'usine. Les actionnaires s'impatientaient. Le gouvernement essayait de convaincre les employés de reprendre les discussions. Le président s'était enfin adressé aux journalistes. La menace d'une éventuelle fermeture ne devait pas être prise à la légère.

\*\*\*\*\*

Ève-Marie hésite entre une blouse grise et une blouse bleue. Elle se tourne vers Charles. Peu importe où elle est dans la chambre, depuis la table de nuit, il l'observe. Elle choisit la blouse bleue et un pantalon noir.

\*\*\*\*\*

Elle n'avait pas tout révélé à propos de la grève. Elle ne lui avait pas parlé de Michel, tête dirigeante de tous les dissidents. Son discours avait contribué aux dérapages et aux débordements. En incitant au vandalisme, à l'intimidation et à la violence, il s'était corrompu. La solidarité n'était plus en vogue. Michel s'était laissé emporter par la vague du chacun-pour-soi. Cette fois, les coffres du Syndicat des travailleurs et travailleuses de la Nation québécoise étaient bien remplis. Il avait voulu profiter de cet avantage pour aller au bout de ses revendications. Augmentation importante des salaires, réduction de la semaine de travail, abolition des postes de surveillants, temps supplémentaire payé à taux double, dès la quarante-et-unième heure.

Lui et ses pairs refusaient de négocier. La menace du président de la *WoodMill Ltd.* ne les intimidait pas. Ils voulaient obtenir gain de cause, convaincus que jamais l'usine ne fermerait ses portes. Les autres employés avaient dénoncé leur antisindicalisme. Il était évident pour eux qu'il valait mieux s'entendre avec les dirigeants pour ne pas tout perdre et ainsi éviter la douche froide. La violence dont le groupe faisait preuve avait anéanti chacune de leurs propositions visant à régler le conflit. Rose avait essayé de raisonner Michel. Elle avait honte de son attitude et de son comportement. Elle ne comprenait pas ce changement de cap. Elle aurait aimé en parler à Ève-Marie.

Michel avait accordé une entrevue à un journaliste. L'onde de choc. Les villageois avaient découvert qu'il était en grande partie responsable de la tournure des événements. Peu de temps après la fin de la grève, Michel avait dû purger une peine d'emprisonnement, reconnu coupable d'incitation à la violence et de méfaits graves. Bouleversée, Rose avait quitté Bellesource à l'aube pour aller se réfugier chez sa fille à Grandtown.

\*\*\*\*\*

*À l'hôpital, il n'y a pas une seule journée où je n'ai pas pensé à toi, à tout ce que nous y avons vécu. Le temps défilait à contre-sens... J'ai une nouvelle hanche... et la canne qui vient avec... Ça me ralentit... Je ne sais pas comment je vais pouvoir nettoyer le terrain. Je ne peux plus faire de couture. Et l'arrivée du printemps n'a pas éloigné la froideur de l'hiver. Le plan de relance a échoué. L'usine est fermée... Le gouvernement a gaspillé des sommes importantes. La boulangerie et la boucherie ont mis la clé dans la porte... L'hôpital ne sera plus que de l'histoire ancienne. Le tiers de la population est parti. Si seulement t'étais encore ici...*

*J'ai longuement réfléchi... Je vais vendre la maison... Je n'ai plus le choix. Je suis allée visiter un appartement à Montréal. C'est dans un HLM, une grosse bâtisse en béton avec ascenseurs et autres commodités. Le quartier est bruyant... le chant des oiseaux est à peine perceptible. Mais à l'intérieur de l'immeuble, on entendrait une mouche voler.*

Elle avait accepté la première offre qu'elle avait eue pour la maison. Les acheteurs étaient prêts à verser un supplément pour conserver le mobilier et la vieille Oldsmobile.

\*\*\*\*\*

Sa dernière visite au cimetière remontait à la veille de son départ pour Montréal. Elle avait eu besoin de rassurer Charles, de se reconforter elle-même. Elle n'allait pas cesser de penser à lui. Au contraire. L'éloignement ne ferait que les rapprocher. Les mots qu'elle lui avait adressés étaient empreints de tendresse et d'authenticité. D'une voix fébrile, elle avait promis de revenir : «*Je ne sais pas encore par quel moyen, mais je vais trouver* ». L'occasion ne s'était pas présentée. Autour de la stèle, elle avait transformé le lot en une plate-bande de vivaces. Lavande, lierre anglais, orpin d'été, chrysanthèmes d'automne, roses de Noël.

\*\*\*\*\*

Dépouillé, l'appartement suscite en elle la nervosité du dernier droit. Aller-simple destination terminus. L'angoisse contracte son estomac. Elle préfère, et de loin, sa solitude aux étrangers qu'elle sera forcée de côtoyer dans cette résidence moins chaleureuse qu'un hôtel de glace. Elle ne demandait rien. À personne. Comment avait-elle laissé une parfaite inconnue décider de son sort, sous prétexte que c'était pour son bien ? Lui avait-elle seulement posé la question : *Madame Daigle, où et comment souhaiteriez-vous finir vos jours ?* Si son existence s'était arrêtée au cours des derniers jours, Ève-Marie n'aurait eu aucun regret. Sauf celui de ne pas avoir tenu la promesse qu'elle avait faite à Charles. Ève-Marie se demande si, tout comme elle, les vivaces ont survécu aux années...

Elle jette un coup d'œil au cadran. Avec un peu de chance, elle aura suffisamment de temps. Dans la cuisinette, elle s'installe sur la table, une feuille de papier et un crayon à la main. Elle y inscrit l'adresse du Cimetière des Pionniers. Elle se lève et saisit le verre resté sur le bord de l'évier. Elle le remplit d'eau, éteint la radio, retourne dans la chambre.

La chaleur des rayons du soleil qui pénètrent par la fenêtre réchauffe son corps endolori. Ève-Marie sort les flacons de la poche de son peignoir. Assise sur le lit, elle ouvre un premier flacon, laisse tomber un comprimé dans la paume de sa main, l'avale avec un peu d'eau. Elle en sort un deuxième, reprend une gorgée d'eau. Elle en prend un troisième, puis encore un peu d'eau. Puis un quatrième, un cinquième et un sixième. Ensuite un septième, un huitième, un neuvième, un dixième. Et un douzième, un treizième, un quatorzième, puis encore un, et un autre, puis un autre, jusqu'à ce que le contenant soit vide. Elle sort chercher de l'eau, revient s'asseoir sur le lit. Sans hésitation, elle ouvre un deuxième flacon.

Ève-Marie Daigle n'ira pas finir ses jours dans un mouvoir. C'est sa dernière volonté. Elle avale une pilule, puis une deuxième, puis une autre et encore d'autres, avec ou sans eau...

Les murs s'animent autour d'elle, la nausée la prend. Elle met le verre sur la table, place sa main sur sa bouche, s'allonge sur le lit, pour ne pas vomir.

Ève-Marie ne contrôle plus ses paupières. Sa vision est de plus en plus trouble. Le plafonnier devient flou, se dédouble. Les deux halos se croisent et se défont. Elle ferme les yeux. Chacune des fibres de ses muscles se relâche. Ses vieilles articulations s'assouplissent, sa colonne s'étire avec la grâce des ballerines. La douleur s'estompe. Le flacon qu'elle tient encore dans sa main libère le reste de son contenu sur le sol. Son corps s'allège, flotte au-dessus du vide. La lueur du soleil estompe les traces laissées par le temps sur son visage et creuse sur ses lèvres le sourire qu'elle n'arborait plus depuis longtemps. Le corps et l'esprit s'éloignent l'un de l'autre, se dissocient. Ni lutte ni résistance. Son âme erre en apesanteur dans un temps et un espace inconnu. Un lieu où les sens ne servent plus.

Dans le plafonnier, la mouche, tarsi recroquevillés sous le thorax, ne respire plus. La mort est douce. Apaisante. Le cœur a cessé de battre. Il n'a pas tenu le coup.

*Modèle familial et filiations dans Fugueuses*

*de Suzanne Jacob*

L'œuvre de Suzanne Jacob, tout aussi importante que diversifiée (romans, nouvelles, poésie, essais), rend compte de son intérêt prononcé pour le rapport entre individu et société. Les cinq premiers romans qu'elle a publiés entre 1978 et 1988 mettent en scène « des avatars de la même femme : la trentaine à peine entamée, grande voyageuse, amoureuse volage, experte de la fugue et de la fuite<sup>1</sup>. » À la fois singulière et complexe, la femme jacobienne cherche à s'affranchir des conventions sociales en adoptant des comportements jugés transgressifs tels que la désobéissance, la délinquance et la fuite. À cet effet, nombre d'études sur l'écriture de Jacob porte sur la thématique de la fugue.

Dans *L'Obéissance* (1991), par exemple, l'auteure s'inspire d'un fait divers pour dénoncer le drame de l'assujettissement. L'histoire est celle de Florence Chaillé, née Vézina, ex-danseuse nue qui, d'abord soumise à la violence de sa mère, puis aux lois du mariage, noie sa fille de sept ans dans une rivière. Le drame de la soumission consiste en un cercle vicieux dans lequel les victimes, par un processus d'imitation, peuvent, à leur tour, devenir bourreaux. La proposition de Jacob est à l'effet que le seul moyen d'éviter que l'histoire ne se répète est le refus de se plier au conformisme aliénant.

Si, pour certains, la réalité dépasse la fiction, Suzanne Jacob croit plutôt que « la réalité ne dépasse jamais la fiction », « que la fiction est la condition de la réalité. » Du point de vue de l'auteure, ce qui découle de l'entendu, du consensus, est tissé de fiction : « fiction des cuillers qui pourraient être des baguettes ou des doigts. Fiction gestuelle [...]. Fiction calligraphique [...]. Ces fictions nous deviennent suffisamment familières pour qu'on les adopte comme réalité<sup>2</sup> ». La pensée de Jacob n'est pas nihiliste pour autant. Le terme

---

<sup>1</sup> Lori Saint-Martin, « L'amour et la rivière : *L'obéissance* de Suzanne Jacob » dans *Le roman québécois au féminin (1980-1995)*, Montréal, Tryptique, 1995, p. 161.

<sup>2</sup> Suzanne Jacob, *La Bulle d'encre*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal compact », 2001, p. 35.



« fiction », au sens où elle l'emploie, signifie une possibilité parmi d'autres, au sein des représentations imaginaires qui varient en fonction des sociétés et des époques. Par conséquent, les fictions n'ont aucune valeur absolue. C'est précisément parce qu'elles sont relatives qu'elles sont considérées comme étant conventionnelles.

Dans une réédition illustrée des textes des *Mythologies*, Barthes parle du fait que notre réalité est historique, c'est-à-dire qu'elle n'a rien à voir avec la Nature. En avant-propos, il explique que par le biais de son travail, il voulait « ressaisir dans l'exposition décorative de *ce-qui-va-de-soi* l'abus idéologique qui, à [s]on sens, s'y trouve caché.<sup>3</sup> » La pensée de Jacob n'est pas très éloignée de celle de Barthes. Mais ce ne sont pas toutes les fictions qui nuisent à l'épanouissement individuel. Le fait d'avoir recours à une fourchette plutôt qu'à des baguettes pour manger ne brime en rien la liberté des uns et des autres. Or il serait difficile de tenir les mêmes propos à l'égard de « l'abus idéologique ». Barthes ajoute : « la notion de mythe m'a paru dès le début rendre compte de ces fausses-évidences. » Là encore, l'expression qu'il emploie me semble aller dans le sens de la notion de fiction chez Jacob.

Dès sa naissance, l'individu apprend à se conformer à ces manières de faire, d'agir et d'être, conditions *sine qua non* du maintien de l'ordre social et de la survie des sociétés. Leur pérennité est assurée, soit par le processus de socialisation (transmission d'une génération à l'autre) ou par des institutions telles la famille, l'école, l'Église, etc. Or, selon Jacob, nous sommes, tous autant que nous sommes, des lecteurs du monde : « la lecture ne commence pas avec le livre, sauf si on dit ceci : le monde est un livre qui espère de chaque naissance qu'elle ajoute une page à son histoire<sup>4</sup>. »

---

<sup>3</sup> Roland Barthes, *Mythologies*, Paris, Seuil, 2010, p. 9.

<sup>4</sup> Suzanne Jacob, *op. cit.*, p. 18.

L'une des fictions sociales les plus dominantes est, sans aucun doute, celle du modèle familial institué : la famille est la structure organisationnelle sur laquelle se fonde la plupart des sociétés. Pierre Bourdieu, notamment, s'est intéressé au travail d'institution du modèle familial dont les « actes inauguraux » seraient, entre autres, le « mariage et l'imposition du nom ». Dans ce contexte, la famille constitue une « entité unie », « stable et constante », « indifférente aux fluctuations des sentiments individuels ». À cette conception se greffent ce que Bourdieu nomme les « obligations affectives du sentiment familial » : l'« amour conjugal, [l']amour paternel et maternel, [l']amour filial, [l']amour fraternel, etc. <sup>5</sup> »

Dans *Fugueuses* (2005), son dernier roman publié à ce jour, Suzanne Jacob met en scène quatre générations de mères et de filles, de l'octogénaire Blanche à ses deux arrière-petites-filles, Alexa (16 ans) et Nathe (13 ans), fugueuses de génération en génération. Difficile d'expliquer pourquoi ce texte a, jusqu'à présent, peu suscité l'intérêt de la critique.

« Familles, je vous ... » de Michel Biron est un résumé, somme toute détaillé, de deux romans familiaux, dont celui de Jacob, dans lequel Biron s'intéresse à la passion que les personnages vouent à leur généalogie. L'essai intitulé « *Fugueuses* de Suzanne Jacob » de Doris G. Eibl est, quant à lui, une étude qui porte principalement sur la constitution de la mémoire des protagonistes qu'Eibl considère être le thème-clé du roman. Elle relève deux types mémoriels qui se superposent, soit une mémoire consciente (ce que les personnages connaissent de leur histoire familiale) et une forme inconsciente, c'est-à-dire l'« ensemble des conditionnements non conscients qui déterminent la perception du monde des personnages,

---

<sup>5</sup> Pierre Bourdieu, « La famille comme catégorie réalisée », *Actes de la recherche en sciences sociales*, no 100, décembre 1993, p. 34.

régissent leurs actes, leurs jugements, leurs émotions et leurs désirs<sup>6</sup>. » Bien que l'analyse d'Eibl soit rigoureuse et d'envergure, en ce sens où elle parcourt pratiquement l'ensemble de l'œuvre romanesque de Jacob, certains éléments caractéristiques du roman ont été laissés de côté. Je pense entre autres à la manière dont l'auteure interpelle le lecteur, au travail de démythification des idéaux autour du modèle familial institué et aux procédés par lesquels Jacob problématise la notion de transmission.

Afin de bien cerner les principaux enjeux du récit qui nous occupe, il importe de s'attarder au travail de reprise et d'interprétation que l'auteure effectue de la fiction-famille, plus précisément du modèle familial institué. Mon questionnement est le suivant : comment et à quelle fin Jacob déconstruit-elle les présupposés autour de la famille ? Attendu que la cellule familiale constitue un microcosme social, quelle vision de la société l'auteure énonce-t-elle ? Enfin, comme je l'ai mentionné précédemment, Jacob se définit d'abord et avant tout en tant que lectrice du monde. Ce faisant, quel rôle attribue-t-elle au lecteur et, par le fait même, à la pratique littéraire ?

« La filiation », première partie de cet essai, porte sur les liens qu'entretiennent les différents personnages. Je m'intéresse particulièrement au fait que les protagonistes cherchent, par tous les moyens, à rompre avec leur filiation. De plus, j'y étudie les différents motifs de la fugue dans le but d'en dégager un sens, une signification. La deuxième partie, « La transmission », est entièrement consacrée à la manière avec laquelle Jacob problématise le legs, l'héritage, le transmis. Si la transmission est généralement dotée d'une valeur positive, il n'en reste pas moins qu'à certains égards, le texte suggère plutôt l'inverse. Ainsi, par le biais d'une analyse littéraire qui emprunte à la lecture au féminin, je tenterai de montrer que Jacob

---

<sup>6</sup> Doris G. Eibl, « *Fugueuses de Suzanne Jacob* », *À la carte : le roman québécois (2000-2005)*, Frankfurt am Main, Peter Lang, 2007, p. 164.

adopte, vis-à-vis de l'écriture, une position selon laquelle celle-ci ne doit pas obéir à cette récente tendance qui consiste à réduire le texte à un simple bien de consommation. Ainsi, densité, complexité, structure fragmentée et non chronologique sont caractéristiques de plusieurs des textes qu'elle a produits : « une écriture dense faite de coupures, de lacunes et de fuites au niveau [*sic*] des éléments qui structurent le récit. » Une écriture sans complaisance qui transcende, et de loin, les conventions du genre.

Dans *Fugueuses*, la sollicitation du lecteur s'effectue par la confrontation d'idées, par les propos et les agissements des personnages, ou encore par des scènes déroutantes susceptibles de choquer, qui donnent à voir la liberté que l'auteure s'arrogue dans sa pratique de l'écriture. Or tous les éléments qui constituent le roman ont pour effet de conscientiser le lecteur à sa propre liberté de penser, d'agir et d'être.

## LA FILIATION

Le roman comporte huit chapitres dont six des sous-titres contiennent le nom de l'un des nombreux personnages principaux, ainsi qu'une indication temporelle. Tour à tour, Nathe, Émilie, Antoine, Alexa et Fabienne prennent en charge la narration. Une voix narratrice omnisciente intervient d'un chapitre à l'autre. Elle s'amalgame parfois à la pensée des personnages. Cette polyphonie donne lieu à plusieurs récits, donc à plusieurs intrigues, ainsi qu'à une pluralité de points de vue. De plus, le déroulement des événements est somme toute chronologique. Dans les analepses, les dialogues sont généralement rapportés en discours direct. Malgré la fragmentation de l'intrigue et la multiplication des récits, le lecteur ne s'y perd pas car nombreuses sont les indications temporelles.

La famille Saint-Arnaud (Émilie, Thomas, Nathe et Alex) demeure à Carouges, banlieue fictive de la ville de Québec. Lorsqu'Émilie rencontre Thomas, dans le train qui la mène au collège, elle étudie la danse, lui, les sciences politiques. Après leur mariage, elle abandonne son art pour devenir comptable tandis que Thomas est fonctionnaire. Peu de détails nous sont révélés quant à la filiation de ce dernier ; l'accent est mis sur l'ascendance et la descendance d'Émilie : ses filles, Nathe et Alexa, sa mère Fabienne, sa grand-mère Blanche, sa sœur Stéphanie, son frère Antoine et son père Xavier. Dans ce roman, hormis Antoine, les personnages masculins ne font pas bonne figure. Thomas est infidèle, Xavier est violent et Georges, l'époux décédé de Blanche, était pédophile.

Deux jours après avoir été secouée par l'effondrement des tours du World Trade Center, Émilie, la plus fugueuse de toutes, est victime d'une série d'évanouissements dont les causes sont indéterminées. L'année suivante, elle quitte sa famille, prétextant devoir faire un séjour dans une clinique privée, à Borigine, nom fictif sur lequel je reviendrai. Son départ

ébranle la structure familiale déjà fragilisée par son état de santé : « Un an après son premier évanouissement, ma mère ne sait plus comment elle s'appelle, elle ne sait plus rien de nous<sup>7</sup>. » Mais Émilie ne se rend pas à la clinique. Le train dans lequel elle monte se dirige vers Montréal, là où elle a prévu loger chez son frère Antoine en attendant que son ami François Piano vienne la rejoindre. Entre-temps, celui-ci est cependant hospitalisé et ne peut pas se présenter au rendez-vous.

### **L'illusoire**

L'histoire de la famille Dumont, en l'occurrence Fabienne, Xavier et leurs trois enfants, Émilie, Stéphanie et Antoine, est ponctuée de drames, de scandales, de non-dits et de trahisons, tant et si bien que le roman prend parfois des allures de « Soap Opera » à la *General Hospital*, feuilleton télévisé américain qu'Émilie regarde avec assiduité durant l'année qui précède son départ pour Montréal. Tout comme le souligne Michel Biron, « ce sont des vies à peine croyables qui semblent sortir d'une tragédie grecque<sup>8</sup>. » En ce sens, Émilie est le personnage central de la pièce. Lorsqu'elle part pour la gare, elle emporte avec elle un manteau de vison, trop grand pour elle, qui ne se prête pas à la saison au cours de laquelle débute le récit. Le manteau est accessoire. En fait, le personnage d'Émilie est constamment en train de se mettre en scène : « Je veux un jour [...] avancer, un drink mauve à la main [...], les doigts de pied éclatants de vernis rouge vif, et danser comme si je connaissais la chorégraphie des bords de piscine. » Son désir évoque un portrait stéréotypé de la femme qui s'oppose à celui de la mère et de l'épouse. Est-ce réellement l'expression d'un fantasme refoulé ou de l'ironie ? Au cours de ses séances avec un thérapeute, Émilie refuse obstinément de parler

---

<sup>7</sup> Suzanne Jacob, *Fugueuses*, Montréal, Boréal, 2005, p. 14. Dorénavant désigné à l'aide du sigle (F) suivi du numéro de la page.

<sup>8</sup> Michel Biron, « Familles, je vous... », *Voix et images*, Vol. XXXI, n° 2, (92), hiver 2006, p. 154.

d'elle : « Dès le début de sa thérapie [...], elle emprunta leur histoire aux héros de *General Hospital* » (F, p. 74).

Lors de son parcours en train, un moment marquant de la vie d'Émilie, soit la rencontre adolescente entre Stéphanie et sa camarade Carole Monty, refait surface. Émilie tente d'esquiver ce souvenir mais sans succès. Elle devient alors spectatrice impuissante devant un film troublant : « la pellicule où elle pouvait voir Carole Monty [...] s'était bel et bien engagée dans le projecteur. » (F, p. 82) C'est parce qu'elle prend conscience de l'illusion dans laquelle elle vit qu'elle s'éloigne de Thomas, de Nathe et d'Alexa : « la réalité devient clairement le cinéma qu'on n'a pas décidé mais auquel on a fini par consentir. » (F, p. 74) Le recours à la cinématographie évoque la scénarisation, la comédie, le jeu, etc. Émilie correspond à la description suivante : « dans les fictions contemporaines, nombreux sont les personnages romanesques à la recherche d'un sens au sein d'un monde pour lequel les critères de vérité et d'objectivité ne tiennent plus<sup>9</sup>. »

### **Le 11 septembre**

Ni Eibl ni Biron ne relèvent l'importance de l'incident du World Trade Center dans le récit. Selon Biron, « le roman se tient [...] très loin [...] du 11 septembre, qui [sert] simplement de repère pour se situer dans l'Histoire<sup>10</sup>. » Or je doute que ce choix soit hasardeux, car c'est précisément cet événement qui déclenche le récit. Symboliquement, les tours jumelles incarnaient la puissance et le savoir-faire américains. La possibilité qu'elles puissent être détruites, qui plus est en l'espace de quelques minutes, n'était même pas envisageable. Malheureusement, et de façon tragique, l'histoire a montré que leur infailibilité

---

<sup>9</sup>Lucie Guillemette, « À la croisée du hasard et du déterminisme : atomisme logique et fractalité postmoderne dans *La démarche du crabe* de Monique La Rue », *Tangence*, n°61, décembre 1999, p. 114.

<sup>10</sup> Michel Biron, *op. cit.*, p. 154.

était illusoire. L'image telle qu'elle est reprise par Jacob représente, de manière métaphorique, l'ébranlement des certitudes, constat assez caractéristique de l'ère postmoderne, notamment depuis l'effervescence des années soixante-dix : « avec l'essor du mouvement féministe [...] des femmes [...] questionnent de façon intensive le savoir, le discours, la langue et la littérature, tous les éléments du grand Logos<sup>11</sup>. » Tout comme le mentionne Julie, narratrice de *L'Obéissance*, le « savoir continue chaque jour à faire la preuve de son impuissance<sup>12</sup>. »

Durant son voyage en train, Émilie se questionne sur ce qui l'a réellement ébranlée dans les événements du 11 septembre : « quel est ce moi profond qui a été secoué par les images de l'effondrement des tours jumelles » (F, p. 80) ? Jusqu'à ce moment précis du texte, le lecteur croit, de par les éléments qui lui sont révélés, que ces images ont eu un effet néfaste sur elle. Or ce n'est pas tout à fait le cas : « Si Nathe n'avait pas été malade ce jour-là, je me serais mise à danser et à chanter. » (F, p. 80) Vers la fin du chapitre, après avoir raconté comment elle et Stéphanie se sont brouillées, Émilie révèle l'histoire de la naissance de Nathe : « La fille de Stéphanie Dumont [la sœur d'Émilie], c'est Nathe Saint-Arnaud. Pauvre Nathe qui ne sait rien. Ni Thomas ni moi n'avons [...] trouvé le courage de lui dire la vérité sur sa naissance. » (F, p. 101)

La cadette est issue d'une liaison extraconjugale entre Thomas St-Arnaud et Stéphanie. Seuls Émilie, Thomas, Antoine et son amie Christine Musse, qui était présente à l'accouchement, connaissent la vérité. Tandis que le train approche de Montréal, Émilie évoque la possibilité que ce soit « la divulgation du secret de la naissance de Nathe que l'effondrement des tours jumelles avait enfin rendu possible. » (F, p. 101) Chez ce personnage,

---

<sup>11</sup>Lori Saint-Martin, « Splendeurs et misères de la critique littéraire au féminin », *Contre-Voix. Essais de critique au féminin*, Québec, Nuit blanche, 1997, p. 17.

<sup>12</sup> Suzanne Jacob, *L'Obéissance*, Montréal, Boréal, « Coll. Boréal compact », 1993, p. 11.



la chute des tours correspond à une prise de conscience de l'illusion en laquelle elle a cru et dans laquelle elle s'était repliée.

### **Portrait de famille**

Dans le premier chapitre du roman, Nathe affirme que sa « mère ne se déplace jamais dans une pièce avec un sans-fil » parce que « [s]on psychisme n'arrive pas à assimiler la disparition du fil. » (F, p. 9) Cette remarque, anodine à première vue, prend tout son sens au fur et à mesure que le récit progresse et que le lecteur est mis au fait des relations tendues qui déchirent la famille d'Émilie : « Alexa n'arrête pas de casser les pieds à maman pour qu'elle se réconcilie avec ses parents », Xavier et Fabienne Dumont. (F, p. 13) Les deux sœurs n'ont jamais rencontré leurs grands-parents Dumont, tout comme Émilie ne côtoyait pas sa grand-mère Blanche parce qu'elle et Fabienne étaient aussi en froid. Mais ce différend ne se limite pas qu'à Émilie et à ses parents : « "Et ta sœur Stéphanie, et ton frère Antoine. Pourquoi est-ce que nous sommes condamnées à ne jamais les voir ? [...] qu'est-ce qui s'est passé entre vous ?", fulmine Alexa. » (F, p. 13) De son exaspération émane le sentiment d'être privée d'une partie de son histoire, ce qui devient l'un des principaux enjeux du roman.

Dès qu'ils ont atteint l'âge de dix-huit ans, les trois enfants Dumont ont tour à tour quitté la demeure familiale d'Aiguebelle, ville où ils ont grandi, maintes fois désignée dans le texte par le mot « univers ». Le parallèle entre la cellule familiale et la structure sociale est ainsi clairement établi. De leur côté, Blanche et Georges se sont exilés à Vancouver pour s'éloigner de Fabienne et de Xavier.

## **Le mythe de l'unité familiale**

Le premier conflit qui nous est dévoilé concerne les deux sœurs Dumont. À l'été 1976, Stéphanie, alors âgée de 15 ans, tombe sous le charme de Carole Monty, une jeune adolescente lesbienne. Dès lors, sa relation avec sa sœur Émilie se détériore. Alors que Stéphanie rentre du collège pour Noël, elle se glisse dans le lit de sa sœur, comme elle avait l'habitude de le faire. Or celle-ci lui tourne le dos : « 'Je te dégoûte ou quoi ?', s'est exclamée Stéphanie. — Non, mais tu as changé d'odeur et ça me soulève le cœur. » (F, p. 92) De par leur propos et les choix qu'elles font, ces deux protagonistes sont diamétralement opposées. Stéphanie se prostituera au nom de la liberté et de l'indépendance tandis qu'Émilie sera scrupuleuse et conformiste.

Au début du roman, la relation entre Nathe et Alexa, les deux filles d'Émilie, n'est pas plus harmonieuse. L'aînée a aussi l'habitude d'aller rejoindre la cadette dans son lit, mais leurs échanges ne durent jamais très longtemps.

Les minutes tombaient dans le cadran numérique en élargissant la distance qui rendait Nathe et Alexa étrangères l'une à l'autre au point qu'aucune des deux ne se souvenait d'avoir été bricolée à partir du même bagage génétique. (F, p. 38)

Dans l'usage de la langue française, le participe passé « bricolée » ne s'applique pas aux êtres vivants. Cette image attribue un caractère singulier à chacune des deux protagonistes. La locution « bagage génétique » évoque la similitude, la reproduction, voire la copie conforme, tandis que le bricolage renvoie à quelque chose d'unique, et qui est de l'ordre de la création. Le texte évoque la question de la filiation génétique. Mais sur le plan identitaire, la génétique est-elle déterminante ? Pour Jacob, la réponse est non. En plus d'apprendre à obéir, dès sa naissance, l'enfant apprend à imiter. Cet apprentissage fait partie

du processus de socialisation. C'est la culture dans laquelle il évolue qui est déterminante dans la constitution de son identité.

Comme je l'ai mentionné, à l'intérieur de la famille Dumont, il n'y a pas que les liens sororaux qui sont problématiques ; la relation entre les parents et les enfants est aussi déficiente. À sa mère, Émilie déclare : « ‘‘Je ne sais pas qui tu es. Tu me traverses sans cesse l'esprit sans que je puisse jamais te connaître.’’ » (F, p. 214) Nathe et Alexa éprouvent le même sentiment d'étrangeté à l'égard de leur mère et de leur père. Lorsque Nathe décrit sa mère, au début du roman, elle le fait avec distance et détachement : « cette femme aux cheveux blonds, fins et légèrement bouclés, aux mains allongées mortes, qui est ma mère. » (F, p. 22) On peut trouver un autre exemple, dans le fait que lorsque Thomas amène sa fille Alexa au restaurant, dans l'intention de lui révéler un secret, celle-ci a la désagréable sensation d'être assise en face d'un inconnu : « Elle ne le connaissait pas, ce Thomas Saint-Arnaud. » (F, p. 175) « Elle découvrit qu'elle n'aurait même pas pu écrire sa notice nécrologique. » (F, p.176) Cette dernière remarque illustre nettement le sentiment d'étrangeté qu'éprouve Alexa vis-à-vis de son père. Ce tête-à-tête prend en outre une tournure à laquelle elle ne s'attend pas, notamment lorsque celui-ci se comporte comme un gamin : « Elle ne connaissait pas cet homme qui venait de se métamorphoser en enfant en face de qui elle n'avait aucune idée du rôle qu'elle devait jouer. » (F, p. 174) Alexa est, il me semble, déstabilisée par l'écart qui subsiste entre sa perception de la réalité et les attributs qu'évoquent les mots parent ou adulte.

En ce qui a trait à Nathe et Émilie, ce sont les propos matures de la jeune fille qui étonnent. Lorsqu'elle parle de la série de tests psychologiques que sa mère a subis, afin que les spécialistes puissent établir la cause de ses évanouissements, ses propos se comparent à ceux d'un quelconque thérapeute : « Les diagnostics, ai-je expliqué à ma mère, ont le même effet

pervers que les prédictions des horoscopes sur la volonté de certaines personnes. » (F, p. 12) En plus d'être critique à l'égard d'une croyance populaire (l'astrologie), le discours qu'elle tient est somme toute didactique.

Par ailleurs, toujours dans l'esprit de *General Hospital*, Alexa n'est pas au bout de ses peines puisque son père lui apprend l'existence de sa troisième fille, Macha, issue d'une liaison qu'il aurait eue cinq jours avant son mariage avec Émilie. Choquée par cette révélation, elle lui demande si sa mère est au courant : « Ta mère est une enfant [...]. Si tu ne t'en es jamais aperçue, c'est simplement parce que ça te serait intolérable, de la même manière que [...] tu n'as pas pu supporter [...] l'enfant que je peux être. » (F, p. 179) En rentrant à la maison, Alexa repense aux propos de son père et fait le constat suivant : « Ma mère telle que je la mets au monde n'est pas ma mère telle qu'elle se met au monde jour après jour. » (F, p. 181)

La critique littéraire au féminin établit une analogie entre la création artistique et le fait de mettre un enfant au monde : « les années 80 sont celles de l'émergence de la voix des mères. Naissent alors de nouveaux modèles de la créativité fondés sur l'analogie entre accoucher d'un enfant et accoucher d'un livre<sup>13</sup>. » Jacob aborde aussi cette question dans *La Bulle d'encre* : « avant de faire apparaître les livres, j'ai voulu faire apparaître quelqu'un dans le monde. Il est prêt à entrer dans les institutions pour y être *traité*<sup>14</sup>. » Ici l'écart entre les attentes et l'expérience des personnages est explicite. Leurs perceptions sont influencées par les modèles institués.

---

<sup>13</sup> Lori Saint-Martin, « Entre fuite et rapprochement : Le premier Jardin d'Anne Hébert », *Le nom de la mère. Mères, filles et écriture dans la littérature québécoise au féminin*, Québec, Nota Bene, 1999, p. 48.

<sup>14</sup> Suzanne Jacob, *La Bulle d'encre*, *op. cit.*, p. 31.

La relation entre Émilie et sa mère n'est pas plus fusionnelle. Au moment où elle retourne à Aiguebelle, soit vingt ans après son départ, Émilie reproche à Fabienne d'être froide et insensible : « Tu n'as jamais accepté qu'on se colle ensemble, tu te raidis, tu te recules, laisse-moi te toucher. » (F, p. 218) L'amour maternel censé unir une mère et sa fille, Fabienne le lui refuse. Ce n'est pas la seule insatisfaction exprimée par Émilie. En plus de lui reprocher son indifférence, elle l'accuse de ne pas être en mesure de faire la différence entre elle et sa sœur Stéphanie : « je hais le fromage depuis toute petite. C'est Stéphanie qui aimait le fromage. Tu ne sais même pas laquelle de nous deux est morte. » (F, p. 215-216) Ce passage est plutôt éloquent. La colère d'Émilie provient du fait qu'elle se sent privée d'une mère aimante et de la reconnaissance de son individualité.

### **La violence : une tradition familiale**

Alors que les adultes ont pour responsabilité de protéger les enfants, dans *Fugueuses*, non seulement ils manquent à leur devoir, mais ils constituent une véritable menace pour eux. Antoine, Émilie et Stéphanie ont grandi dans une famille austère. Tout jeune, Antoine est rejeté et maltraité par son père. La source de la colère et du mépris de Xavier, bien qu'elle ne soit que brièvement évoquée, lève le voile sur toute la tyrannie du personnage : « Antoine, il avait déjà été violé à la guerre [...], mon père ne lui avait pas pardonné. » (F, p.103) Il est en quelque sorte victime de la hantise d'un père quant à l'orientation sexuelle de son fils : « Papa frappe Antoine [...] qui gît sur le sol dans le garage. Je vois que mon père va tuer mon frère. » (F, p. 98) Le fils est rejeté parce qu'il n'est plus conforme aux idéaux sociaux qu'incarnent le personnage du père. Mais aux dires d'Émilie, Fabienne assiste à la scène sans intervenir : « J'entends [...] la voix de Stéphanie : "Maman ! Est-ce que tu vas bouger ? Maman ! Fabienne ! Tu regardes ton mari tuer ton enfant ?" » (F, p. 98) Stéphanie commence

par l’apostropher par ce qu’elle incarne, une mère, puis l’interpelle ensuite par son prénom, comme si, de par son impassibilité et sa passivité, elle faillait à ses responsabilités de mère. De plus, la dernière réplique de Stéphanie la rend complice de la violence du père.

Au cours d’une conversation entre Blanche, la mère de Fabienne, et Xavier, le lecteur est mis au fait des raisons qui les ont poussés, lui et Fabienne, à s’éloigner de Blanche et de Georges et vice et versa. Blanche affirme qu’elle et son mari n’aimaient pas la manière avec laquelle il traitait ses enfants tandis que Xavier et Fabienne avaient peur qu’ils n’abusent de leurs enfants, à cause du passé pédophile de Georges. Xavier banalise sa tyrannie en formulant une pensée qui s’apparente à une maxime ou à un proverbe : « la cruauté [est] un phénomène dont la définition [varie] selon les cultures. » (F, p. 261)

Une autre formulation du même genre fait écho à celle de Xavier, et consiste, cette-fois, à minimiser les actes pédophiles posés par le mari de Blanche. Avant de mourir, ce dernier a écrit « les minutes d’un procès imaginaire d’où il sortait blanchi parce qu’il démontrait qu’on ne fait subir aux autres que ce qu’on a subi soi-même. » (F, p 266, c’est moi qui souligne)

Dans son analyse du roman, Doris G. Eibl cite un passage tiré de *Comment ? Pourquoi ?*, autre essai de Suzanne Jacob, dans lequel il est question de la formule latine bien connue : *errare humanum est* : « ‘je répète ces mots : l’erreur est humaine. Je me souviens que chaque fois que j’ai entendu ces mots, c’était pour leur faire dire que l’erreur avait fait une victime’<sup>15</sup>. » La signification des deux exemples que j’ai cités n’est pas différente de « l’erreur est humaine ». Dans tous les cas, ces aphorismes servent l’intérêt de ceux ou de celles qui les prononcent. Comme l’explique Barthes, la maxime est une « contre-explication,

---

<sup>15</sup> Doris G. Eibl, *op. cit.*, p. 160.

l'équivalent noble de la tautologie » et, le plus important, « une vérité qui s'arrête sur l'ordre arbitraire de celui qui la parle<sup>16</sup>. » En réactualisant ces dictons populaires et en les appliquant à un contexte dans lequel il est question d'abus et d'agressions d'enfants, Jacob force le lecteur à les entendre autrement, ou du moins, à les relire autrement.

Le roman met aussi en scène un couple de pédophiles, François et Catherine Piano, pour qui Nathe a beaucoup d'affection mais qui abusent d'elle à répétition. La jeune adolescente éprouve alors des sentiments de honte et de culpabilité : « C'est vrai, je suis fautive, je l'avoue, c'est vrai que j'avais fait des rêves d'adoption. » (F, p. 55) L'histoire des personnages est marquée par une suite d'abus et de violence. Mais Nathe n'est pas la seule à avoir exprimé ce fantasme de départ. Émilie, Fabienne, Blanche, toutes ont voulu, à un moment ou un autre, être adoptées.

La famille Dumont n'incarne aucunement un foyer propice à l'épanouissement des individus qui la composent. Et aux dires d'Antoine, la fuite est le seul espoir possible : « le courage dans les histoires de famille, c'est toujours de prendre ses jambes à son cou. » (F, p.133) Alors que le verbe fuir signifie généralement « se sauver de », dans ce passage la fuite est un mode de survie.

Tout au long du texte, la fugue se décline sous différents aspects, car chacune des protagonistes a ses manières de fuir. Par exemple, « Nathe [s]e recule derrière [s]es pensées pour que [s]on esprit puisse s'échapper très haut. Lorsqu'il franchit les limites de la troposphère, [s]on esprit rencontre l'être [qu'elle a] créé. » (F, p. 16-17) Ce double d'elle-même, l'adolescente l'imagine lorsqu'elle est confrontée à une situation qui l'affecte sur le plan émotionnel. C'est ce qui, selon ses propres mots, lui permet de ne pas perdre son

---

<sup>16</sup> Roland Barthes, *op. cit.*, p. 246.

impassibilité ni de céder à la panique. Sa sœur Alexa, elle, pratique un jeu dans lequel elle s'observe de l'extérieur. « Elle se [sent] alors [...] moins repérable, allégée de son identité [...], dépouillée des repères qui la [désignent] comme Alexa Saint-Arnaud. » (F, p. 153) De son côté, Fabienne s'exile annuellement à Saint-Irénée dans le but de « parvenir à [s]on propre anonymat. » (F, p. 236) Il y a donc, chez les personnages, une volonté d'être et de se définir autrement.

La protagoniste la plus représentative de ce désir d'être autre est Émilie. Après avoir quitté Nathe et Thomas, qui l'accompagnaient à la gare, elle monte dans le train et laisse « sa bague glisser le long de son doigt jusqu'au fond de son sac. » (F, p. 69) Son geste n'a rien à voir avec le fait qu'elle va rejoindre un autre homme ; François sait qu'elle est mariée. De par cet acte délibéré, elle abandonne son statut d'épouse et de mère. Ici la fugue est transgressive. Notons qu'elle effectue ce geste tandis qu'elle est à bord du même moyen de transport qu'au moment où elle a rencontré Thomas : « j'avais choisi parmi les hommes montés à Terre-Grise, celui dont j'aurais voulu être adoptée. » (F, p. 100) Au départ, son mariage constituait une forme de refuge, un moyen d'échapper à sa famille. Or la voix narratrice précise qu'Émilie « avait cru à sa vie à Carouges et qu'elle était en train de cesser d'y croire. » (F, p. 74-75) Le train symbolise un lieu de transition qui sert de pont entre le présent et le passé. Un retour en arrière comme le rembobinage d'un film.

### **Borigine**

Le chapitre qui couvre le trajet entre Carouges et Montréal s'intitule « Borigine ». Pourquoi l'auteure choisit-elle de le nommer ainsi alors que dès les premières lignes du texte, le lecteur sait qu'Émilie ne s'y rend pas : « elle avait annulé Borigine, elle prenait le large, elle désertait. » (F, p. 69) Si, dans le roman, la plupart des lieux mentionnés sont fictifs – est-ce un



choix éditorial ? –, le titre du deuxième chapitre est un mot-valise composé des paronymes *origine* : « ascendance d'un individu ou d'un groupe », « commencement, cause » et *aborigène* : « [*ab originis*], premiers habitants autochtones dont les ancêtres sont considérés comme étant à l'origine du peuplement. » Le croisement de ces deux termes caractérise la démarche d'Émilie, d'autant plus que cette dernière met un terme à sa fugue après avoir vu Blanche, sa grand-mère, et rencontré Aanaq, sa co-chambreuse, une Inuit qui ne parle que sa langue maternelle, et à laquelle Émilie laisse son manteau de bison.

### **On ne naît pas mère**

L'histoire de sa naissance, Nathe ne la découvre que vers la fin du récit, de la bouche de Christine Musse, une amie d'Antoine. Si l'adolescente refuse d'abord d'être « la fille d'une morte » (F, p. 299), en revanche, lorsqu'elle finit par s'y résigner, sa réaction surprend : « je me suis écroulée de rire. Je venais d'imaginer Ulysse [un ami de Nathe] au Brésil à la recherche de sa mère [...], un prénom entre des milliers de prénoms. J'ai dit à Musse que c'était sans importance le prénom de ma mère. » (F, p. 301) Ulysse est un enfant adopté. Dans le passage cité, le prénom est sans importance puisqu'il n'a aucune signification. Comme si, aux yeux de Nathe, la mère n'était ni plus ni moins qu'une fonction.

La figure maternelle est encore plus dévalorisée lorsque l'origine d'Ulysse nous est révélée. En plus d'être un enfant adopté, il a été mis au monde par une « femme-usine ». (F, p. 274) La mère biologique n'a qu'un statut de reproductrice à la chaîne. Ainsi, elle est l'antonyme par excellence de la mère idéale. Bien que l'origine de Nathe et de celle de son ami soient différentes, l'adolescente établit un lien de similitude. Cet équivalent entre mère et fonction est renforcé par le fait que Thomas engage une nounou pour pallier l'absence d'Émilie.

Les occurrences du champ sémantique de la figure maternelle que j'ai retenues déconstruisent ainsi clairement l'image, l'idéologie de la mère aimante, prête à tout pour assurer la protection et le bien-être de ses enfants.

Les historiennes féministes [...] nous rappellent que notre vision moderne de la mère idéale – l'ange altruiste et souriant qui se consacre exclusivement à ses enfants – ne remonte qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle : une invention de Rousseau, en somme, et qui n'a pas grand-chose à voir avec la réalité<sup>17</sup>.

L'inaction de Fabienne, dans le passage où Xavier bat violemment Antoine, ne correspond pas à ce qu'il est convenu d'appeler l'« instinct maternel » dont l'existence a été remise en doute par Nancy Chodorow dans *The Reproduction of Mothering : Psychoanalysis and the Sociology of Gender*.

That women have the extensive and nearly exclusive mothering role they have is a product of a social and cultural translation of their childbearing and lactation capacities. It is not guaranteed or entailed by these capacities themselves<sup>18</sup>.

Une majeure partie du récit de Fabienne consiste d'ailleurs en une longue réflexion sur la signification du mot maman : « Stéphanie, Émilie, Antoine. Ils ont posé à tour de rôle, au fil des ans, la même question : "Maman ?" » (F, p. 209) Le mot est investi d'une interrogation : peut-il y avoir autant de figures maternelles qu'il existe de femmes ? Après avoir appris le décès de sa fille Stéphanie, Fabienne reste de glace : « Quand Stéphanie est morte je n'ai rien ressenti. Du tout. Est-ce que je peux décemment dire une chose pareille à Émilie qui souhaite tant me connaître ? » (F, p. 218) L'adverbe « décemment » donne tout son sens à la question. Elle tente tant bien que mal d'incarner un modèle qui, au final, ne lui sied pas du tout.

---

<sup>17</sup> Lori Saint-Martin, « Maternité, culture, éthique », *Le nom de la mère. Mères, filles et écriture dans la littérature québécoise au féminin*, Québec, Nota bene, 1999, p. 21-22.

<sup>18</sup> Nancy J. Chodorow, *The Reproduction of Mothering: Psychoanalysis and the Sociology of Gender*, London, University of California Press, 1999, p. 30.

Le dernier portrait de la mère sur lequel je veux m'arrêter est la vision d'Amina, personnage qui occupe très peu de place dans le roman, mais dont les propos me semblent significatifs. Dans le passage suivant, Antoine explique à Ulysse les raisons pour lesquelles Amina, son amoureuse passée, a préféré retourner au Maroc après s'être fait avorter et reconstituer l'hymen.

Elle est convaincue qu'il est plus normal de devenir mère au Maroc qu'en Amérique ; Amina dit que dans son pays, les mères prennent soin les unes des autres, qu'elles ne se retrouvent pas isolées [...], que les enfants ont une enfance [...] alors qu'ici, à ses yeux, les enfants sont, dès leur naissance, chargés de remplir le désert de solitude de leur mère. (F, p. 143)

Amina n'agit pas au nom d'une cause sociale qui aurait pour préoccupation la condition féminine. Sa décision est personnelle. N'empêche que la subjectivité de son point de vue oppose deux cultures, deux mentalités. La figure maternelle qu'elle normalise et à laquelle elle adhère implique de se conformer à des règles, archaïques aux yeux des occidentaux, dont celle de la virginité avant le mariage. De manière implicite, Jacob retravaille les clichés autour de la femme arabe. Ce faisant, elle propose différentes versions de la fiction *Maman* ? Dans *La Bulle d'encre*, l'auteure indique que vivre, c'est « redécider son récit jour après jour en y intégrant aussi bien ses expériences récentes que différents modes de les percevoir<sup>19</sup>. » C'est précisément ce que fait Amina en interrompant sa grossesse et en subissant une hymenoplastie.

Le choix de la jeune femme est matière à débat ; son raisonnement pourrait même choquer les féministes. Après avoir transgressé les conventions de son pays d'origine, elle choisit de s'y conformer. Or c'est justement ce sur quoi repose la liberté individuelle. Dans *La bulle d'encre*, Jacob retient cette citation d'Herbert Marcuse :

---

<sup>19</sup> Suzanne Jacob, *La Bulle d'encre*, *op.cit.*, p. 37.

La liberté humaine ne se mesure pas selon le choix qui est offert à l'individu : le seul facteur décisif pour la déterminer, c'est ce que peut choisir et ce que choisit l'individu. Et si l'individu renouvelle spontanément des besoins imposés, cela ne veut pas dire qu'il soit autonome, cela prouve seulement que les contrôles sont efficaces<sup>20</sup>.

Mais par rapport aux autres protagonistes du roman, Amina me semble moins conditionnée. En effet, elle n'agit pas dans l'optique de renouer avec l'image de la femme pure et vierge. C'est parce qu'elle refuse la figure maternelle d'ici, du moins l'idée qu'elle en a, qu'elle retourne délibérément chez elle.

---

<sup>20</sup> *Op. cit.*, p. 49.

## LA TRANSMISSION

Dans la partie précédente, j'ai insisté sur le désir des personnages de rompre avec leur filiation dans le dessein d'être ou de se connaître autrement. Or si je reprends les propos d'Herbert Marcuse sur l'efficacité des contrôles, à la rupture filiale doit s'ajouter une prise de conscience par rapport au processus de transmission et, si nécessaire, un refus de transmettre, de reproduire ce qui nous précède, qu'il s'agisse des traditions, des habitudes, des croyances ou des conventions. Cependant, selon Bourdieu, « en chacun de nous [...] il y a l'homme d'hier ; c'est même l'homme d'hier [...] qui est prédominant en nous. Seulement, cet homme du passé, nous ne le sentons pas [...] ; il forme la partie inconsciente de nous-mêmes<sup>21</sup> » C'est donc dire que l'individu doit mettre au jour ce dont il n'est pas forcément conscient.

La généalogie familiale établit une forme de hiérarchie entre ascendants et descendants déterminant ainsi la place de chacun au sein de la cellule familiale. Le grand-père de, la grand-mère de, le père de, la mère de, l'aîné (e), le ou la cadet (te), etc. Sortir de l'ombre des prédécesseurs pour former son identité et développer sa propre vision du monde, en d'autres termes, prendre et faire sa place, ne va pas systématiquement de soi. Dans le roman, la protagoniste la plus représentative de cette difficulté est Nathe : « Chacun ses choix. J'ai choisi de ne jamais pouvoir m'asseoir ailleurs qu'à ma place assignée dans la voiture, la seule place libre au moment de ma naissance. » (F, p. 19-20) L'image de la voiture reproduit fidèlement la place qu'occupe chacun des membres de la famille. En ce sens, les propos de Nathe sont contradictoires puisqu'en fin de compte, ce qu'elle croit être un choix n'en n'est pas véritablement un.

---

<sup>21</sup> Pierre Bourdieu, *Esquisse d'une théorie de la pratique Précédé de trois études d'ethnologie sur Kabyle*, Genève, Droz, 1972, p. 179.

Contrairement à sa jeune sœur, Alexa est audacieuse et transgressive, ce qui n'est pas sans déplaire à Nathe : « Ce qu'Alexa aurait fait [...], elle aurait couru pour venir s'attacher à la place de ma mère, elle aurait aussitôt commencé à devenir l'autre mère qu'elle ne s'empêche pas d'être avec moi. » (F, p. 20) Nathe reçoit des ordres d'à peu près tous les membres de sa famille. Mais lorsque l'aînée découvre qu'avant elle, il y a eu Macha, sa perception d'elle-même change : « Pour la première fois de ma vie, finit par s'avouer Alexa, j'ai désiré la place d'une autre, la place de Macha. Subitement, je n'ai plus été l'aînée, je n'ai plus été la première. J'étais devenue remplaçable et déjà remplacée. » (F, p. 182)

À la suite du départ d'Émilie, Thomas engage Marceline, une nounou, pour pallier son absence. Dans le passage suivant, le lecteur a accès à l'intériorité de Nathe qui, dans sa tête, s'adresse à sa mère : « Marceline a pensé qu'elle occuperait ta place à table. Alexa a protesté [...]. Puisque la table est ronde, il a suffi de déplacer de vingt degrés les chaises [...] pour que ta place ne soit pas occupée. » (F, p. 34) Cette image rend compte de la part d'inconscient qui régit les personnages et, par extension, l'être humain de manière générale. Nathe ajoute : « je n'avais jamais remarqué qu'on s'asseyait à cette table comme si elle était carrée. » (F, p. 34) Son constat témoigne de l'automatisme de certains comportements que les protagonistes adoptent par habitude. Ces derniers ne se fondent pas sur une nécessité ni sur une explication logique ou calculée.

### **Au nom du père**

Un autre facteur qui, de toute évidence, est contraignant pour la liberté des protagonistes est l'histoire portée par leur nom. De nombreuses références au nom sont présentes dans le texte. Dans « La transmission n'aura pas lieu », Martine Delvaux écrit : « Que transporte-t-on sur le dos de son nom ? Savons-nous jamais ce qu'il porte, ce

qu'il transmet? Un nom donné comme un secret, ou un mensonge, une histoire jamais racontée<sup>22</sup>. » Chacune à leur manière, Émilie et Stéphanie ont voulu se dissocier de leur patronyme. L'aînée a choisi la voix de la révolte, et ce jusque dans la mort ; c'est en lisant le journal du matin que les parents ont appris le décès de leur fille : « J'ai pensé que c'était une vengeance voulue par Stéphanie que Xavier et moi n'ayons rien su de son agonie. » (F, p. 219)

Le nom peut être une arme à double tranchant. Si Fabienne croit que le choix de Stéphanie est volontaire et prémédité, c'est qu'elle craint les *qu'en-dira-t-on*. Synonyme de honte, le nom de famille est un fardeau parce qu'il est associé aux accusations d'agression sexuelle sur une mineure dont Xavier a fait l'objet par le passé. Les médias se sont emparés de l'affaire et dans l'ancien appartement de Stéphanie, là où habite Antoine, se trouvent encore les découpures de journaux qui titrent ce scandale.

En ce qui a trait à Émilie, la rupture avec sa famille se concrétise dès l'instant où elle change son nom de famille pour prendre celui de Thomas.

Émilie avait arrêté de danser [...] parce que danser lui était devenu inutile dès qu'elle s'était soustraite à l'autorité familiale, au moment où elle avait cessé d'être une Dumont pour devenir une Saint-Arnaud. (F, p. 112)

En principe, renoncer à son nom pour prendre celui de son mari signifie aussi changer de statut. Émilie passe ainsi de "fille de" à "épouse de". Symboliquement, qu'il s'agisse d'un nom ou de l'autre, Émilie est soumise à des ordres, ou à ce que Bourdieu qualifie d'« actes inauguraux<sup>23</sup> ». D'abord la loi du père, ensuite celle du mariage. D'ailleurs, cet état de fait est nettement représenté par le rite qui ouvre la cérémonie du mariage ; le père accompagne sa fille jusqu'à l'autel pour ensuite l'offrir au futur mari. L'identité de la femme

---

<sup>22</sup> Martine Delvaux, « La transmission n'aura pas lieu », *Liberté*, vol. 44, n° 3, septembre 2002, p. 67.

<sup>23</sup> Pierre Bourdieu, « La famille comme catégorie réalisée », *op. cit.*, p. 34.

est assimilée par ce qui fait figure d'autorité. Antoine connaît mieux que quiconque les dérapages de l'appropriation : « l'enfant qu'on met au monde [...] n'est pas à soi. C'est parce que mon père a cru que j'étais à lui qu'il a pu s'offrir de me traiter comme il n'a jamais traité aucun autre. » (F, p. 142)

La situation n'est pas tellement différente pour Fabienne qui, elle aussi, doit supporter le poids de son nom. Chaque été, Fabienne part sans Xavier, le temps de quelques semaines : « Portneuf, la deuxième halte, où déjà je n'étais plus Fabienne Dumont, mais une femme anonyme. » (F, p. 236) Tout comme Alexa, Nathe et Émilie, elle a besoin de se sentir allégée de son identité. Ni "mère de" ni "épouse de" : seulement une femme comme les autres. Ainsi, dans le texte de Jacob, l'histoire familiale, avec tout ce qu'elle évoque de souvenirs douloureux, se transmet par le nom du père.

### **Les ordres**

Contrairement à Émilie, à Fabienne et à Blanche, le personnage de Stéphanie se révolte contre tout ce qui pourrait, de près ou de loin, dicter sa conduite et la priver de sa liberté : « Elle allait enfin initier Émilie au combat qu'elle avait commencé à mener [...] contre les forces adverses qui voulaient empêcher les êtres d'accomplir leur destin. » (F, p. 92) Le lecteur n'a pas besoin de comprendre exactement ce en quoi consistent les « forces adverses » pour comprendre l'objet de sa lutte. Le champ des possibilités est à la fois vaste et défini. Vers la fin du roman, Nathe énonce une pensée similaire en parlant du « camp adverse qui prétendait savoir où et quand et comment la vie de chacun devait commencer et finir. » (F, p. 317) La répétition du coordonnant « et » impose une cadence à la subordonnée, caractérisant ainsi l'adversaire prétendu : les ordres sous toutes leurs formes.



Stéphanie et son amie, Carole Monty, considèrent qu'il n'existe que deux catégories d'individus. Les "Z.L." (zone libre), clan qu'elles dirigent, et les "Z.O." : zone occupée par la peur du viol. Stéphanie prétend que cette peur est innée. C'est du moins ce qu'elle explique à Émilie : « La peur, elle est d'avance dans tes nerfs, elle est d'avance dans tes cellules. » (F, p. 93) Les propos qu'elle tient ainsi que le ton qu'elle emploie rappellent étrangement les paroles de l'Euguélonne dans l'œuvre du même nom, notamment dans ce passage où elle accuse les hommes d'avoir commis le plus grand et le plus ancien crime de l'histoire de l'humanité, soit « le massacre sexuel et intellectuel des individus femelles<sup>24</sup>. » Tout comme le fait Euguélonne lorsqu'elle interpelle les femmes et leur demande de cesser d'être des statues, Stéphanie veut libérer Émilie de son immobilisme : « Si tu ne peux te séparer de la peur [...], tu ne seras toujours que de la matière inerte. » (F, p. 94)

De la même manière, la proximité entre le discours de Stéphanie et celui d'une femme qui s'adresse à Euguélonne est encore plus frappante : « enfoncer leur pénis bien raide dans ton vagin [...] ou dans tes intestins [...], dans ta bouche ou dans tes mains [...], qu'ils [...] se vident dans tes trous, c'est de ça que [sic] tu as peur. » (F, p. 95) Le langage cru et vulgaire de Stéphanie vise à provoquer, à susciter une réaction chez Émilie. Dans *L'Euguélonne*, la femme narratrice rapporte les propos tout aussi choquants que les hommes tiennent à propos des femmes : « mon frère l'homme me disait que je n'étais qu'un trou. "Je crache [...] et je pisse dans ce trou et ce trou est une femme"<sup>25</sup>. » Le texte de Bersianik est représentatif des idées de la branche plus radicale du féminisme des années soixante-dix qui, aujourd'hui, est ouvertement critiquée.

---

<sup>24</sup> Louky Bersianik, *L'Euguélonne*, Montréal, La Presse, 1976, p. 257.

<sup>25</sup> *Op. cit.*, p. 391.

Pour Martine Delvaux, il n'y a pas que le nom qui est problématique. Son texte n'accorde pas de valeur positive à la transmission : « La transmission a aussi à voir avec la maladie : le savoir, le nom, les mots comme un virus qui circule d'un corps à l'autre, comme un envahisseur qui vient troubler l'état normal du corps, perturber sa santé<sup>26</sup>. » Relevons ici que le savoir et la langue sont une source de contamination.

Dans sa thèse *Imaginaires de la filiation. La mélancolisation du lien dans la littérature contemporaine des femmes*, Evelyne Ledoux-Beaugrand décrit le lesbianisme des années soixante-dix comme un processus d'identification des femmes visant à créer une communauté d'écrivaines fondée sur la sororité : « Communion des esprits, attraction psychique et plaisir trouvé dans la reconnaissance de leurs forces mutuelles<sup>27</sup>. » Ledoux-Beaugrand ajoute que les écrivaines de la sororité « s'emploient par leurs textes à contaminer d'autres femmes afin que soient toujours plus nombreuses les sœurs qui se joindront à leur corps à corps festif<sup>28</sup>. » Or cette vision n'a pas fait l'unanimité.

Le personnage de Stéphanie est en quelque sorte contaminé par les convictions de Carole Monty. Alors qu'elle tente d'encourager Émilie à se joindre à son clan, celui des Z.L., dont l'idéologie est sélective et exclusive, Émilie note que sa sœur ne fait que répéter les propos d'une autre : « tous les mots qui sortent de ta bouche sortent du livre de la Monty. » (F, p. 100) Cette réplique d'Émilie suggère que l'aînée est endoctrinée. Comme l'indique Lori Saint-Martin dans « Splendeurs et misères de la critique », *[l']idéalisation d'une féminité "unique et définie d'avance" n'est-elle pas aussi douteuse que ces discours cléricaux,*

---

<sup>26</sup> Martine Delvaux, *op. cit.*, p. 72.

<sup>27</sup> Evelyne Ledoux-Beaugrand, *Imaginaires de la filiation : la mélancolisation du lien dans la littérature contemporaine des femmes*, Montréal, Université de Montréal, Thèse de doctorat, Département des littératures de langue française, 2010, p. 85.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 86.

*politiques ou psychanalytiques qui imposent un modèle de "vraie" femme et définissent sa mission sur terre*<sup>29</sup> ? Dans le texte de Jacob, Stéphanie devient victime de ce qu'elle défendait. En effet, elle coupe les ponts avec sa sœur jusqu'à ce qu'elle ait besoin d'elle pour échapper au contrôle de Carole Monty : « Stéphanie a eu besoin de moi pour soustraire une part de ses revenus à Carole. Comme j'étais une Z.O. bourrée de scrupules, Stéphanie pouvait me faire confiance. » (F, p. 100) Ainsi, dans le roman, le lien de sororité, de solidarité féministe est de l'ordre du fantasme.

Durant sa fugue, l'une des préoccupations d'Émilie consiste en une réflexion sur ce qui constituerait l'œuvre de sa vie. Est-ce que le fait d'avoir veillé au bien-être de Thomas et de ses filles était une œuvre en soi, « ou est-ce que cette œuvre-là avait pour destin inéluctable de disparaître [...] dans un gouffre d'invisibilité sourde, muette [...], sans trace, sans preuve ? » (F, p. 191) Elle est convaincue que si elle tentait de recréer son œuvre, lui viendraient alors en tête les railleries de sa sœur et de Carole Monty : « Déroule et enroule le fil de l'aspirateur, le fil du grille-pain, du fer à repasser, le fil de la bouilloire, le fil des boutons, voilà ton grand œuvre ! » (F, p. 191-192) La répétition du mot « fil » suggère qu'Émilie est enchaînée, prisonnière de son rôle de mère et d'épouse. Mais elle conclut sa réflexion comme suit : « Et elles, où était leur grand œuvre ? Quelle nécessité y avait-il donc de voir apparaître une œuvre ? Qui avait donc besoin d'une œuvre ? » (F, p. 192) Son raisonnement remet en cause ce que défendaient Carole et Stéphanie et, par extension, s'amalgame à la réflexion de Suzanne Jacob, sur le discernement de l'écrivain même sur son œuvre, dans *La Bulle*

---

<sup>29</sup> Lori Saint-Martin, « Splendeurs et misères de la critique littéraire au féminin », *Contre-voix : essais de critique au féminin*, Québec, Nota Bene, 1997, p. 32.

*d'encre* : « comment un auteur ne sait-il pas qu'il a écrit un mauvais livre ? C'est le sujet de ces pages : comment, à quoi sait-on, qu'est-ce qui dit à un auteur que son livre est bon<sup>30</sup> ? »

### **La haute-surveillance**

Blanche, Fabienne et Émilie sont envahies par un désir profond de révolte dont la répression systématique se traduit par des pensées violentes. Leur immobilisme est un réflexe, une seconde nature : « La conscience de mes actes me conduit à les surveiller et me prive de la pleine jouissance de mes actes », se dit Émilie. D'où provient cette tendance à réprimer le désir ? « Ma pensée, se disait Émilie, [...] s'est éloignée de mes actes au fur et à mesure que grandissait la surveillance de mes actes. » (F, p. 72) Lorsqu'elle va voir sa grand-mère Blanche à l'hôpital, celle-ci lui parle de la surveillance en insistant sur l'aspect contraignant de ce comportement : « Ce drame qui frappe non seulement les mauvaises danseuses, mais aussi bien tous les mauvais artistes du monde, je l'ai baptisé drame de la haute-surveillance. » (F, p. 264) Il est intéressant de noter que dans la progression de sa réflexion, Blanche commence par parler des danseuses, ce qu'elles ont toutes deux été, pour en venir aux artistes, puis à l'universalité de ce drame. La « haute-surveillance » n'est donc pas spécifique à leur famille. Blanche suggère qu'elle est caractéristique de l'homme. Sa provenance transcende l'histoire, l'expérience et le vécu des personnages. « Mauvais artistes » au sens où l'exprime Blanche pourrait signifier qui pratiquent un art plus conformiste qui obéirait à des ordres (les « forces adverses » dans le roman), c'est-à-dire à toutes formes de conventions instituées ou institutionnalisées.

La seule protagoniste qui parvient à vaincre sa peur pour prendre son récit en main est Nathe. Bien que le personnage d'Émilie occupe une grande part du récit, sa fille ouvre et clôt

---

<sup>30</sup> Suzanne Jacob, *op. cit.*, p. 9.

le roman. Ce choix est sans doute motivé par le fait qu'elle est, de toutes les figures féminines, celle qui évolue le plus. Le mutisme, le secret, le mensonge, la passivité, qualifient plusieurs des membres de sa famille. Est-ce pour cette raison que Nathe ne dit rien à propos des agressions dont elle était victime (elle tente plutôt d'empoisonner ses agresseurs ainsi qu'elle-même), sauf à son ami Ulysse à la fin du roman ? La jeune femme finit par refuser de vivre dans la honte et dans la peur tout comme l'avait décidé sa mère biologique. Mais contrairement à Stéphanie, Nathe n'agit pas sous l'emprise d'une quelconque idéologie.

« ‘Surtout, ne dis rien à ta mère.’ » C'est ce que Blanche lui glisse à l'oreille après lui avoir révélé le secret de sa naissance. Mais la cadette n'accepte plus de recevoir des ordres : « cette phrase je l'ai assez entendue toute l'année, je l'ai trop entendue, je ne peux plus l'entendre. » (F, p. 295) À partir de ce moment, elle prend conscience du pouvoir que les autres exercent sur elle : « Toujours et encore des menaces. Des ordres et des menaces. Leurs plans. » (F, p. 299) Le personnage de Nathe se métamorphose. Elle ne veut plus se soumettre à qui ni à quoi que ce soit. Elle se met à exiger des autres qu'ils lui obéissent et les menace à leur tour : « J'ai dit à Musse : Toi, tu vas m'obéir, sinon je vais à la police [...] et je leur dis que tu as essayé de me soûler pour abuser de moi. » (F, p. 302) Même comportement à l'égard d'Ulysse qui a fui sa famille adoptive et s'est réfugié chez le frère d'Émilie : « Si tu n'es pas à la route à l'heure que je te dirai demain, j'appellerai la police et je dirai où tu es. » (F, p. 302) La protestation de ce dernier la fait réagir fortement : « Tu vas changer de ton avec moi, Ulysse, c'est à mon tour de te dire ce que tu as à faire. Ulysse s'est écrasé. » (F, p. 303)

La jeune adolescente est méconnaissable, notamment dans ce passage où elle se compare aux héros de films d'action : « j'ai sommeillé entre mes paupières comme les braqueurs avant un hold-up, prêts à dégainer entre les portières ouvertes. » (F, p. 306) Nathe

s'est doté d'une mission, celle d'aider son arrière grand-mère Blanche et Aanaq à fuguer à leur tour. Et gare à ceux et celles qui oseraient l'en empêcher. Elle transforme sa peur en courage et retourne voir Catherine, la femme pédophile, afin d'obtenir d'elle, toujours sous la menace, ce dont elle a besoin pour parvenir à ses fins. Après qu'Alexa et elle aient amené Blanche et Aanaq, Ulysse dit à Nathe : « pardonne-moi de t'avoir crié après parce que tu as été violée. » Ce à quoi elle répond : « je t'interdis de prononcer le mot "violée" à mon sujet. Je ne veux prononcer aucun mot qui m'affaiblirait. » (F, p. 312)

### **Mémoire blanche**

Au fur et à mesure que le récit progresse, les personnages prennent conscience du fait que les gestes qu'ils posent sont en partie conditionnés et cherchent à saisir ce qui, dans le passé familial, leur échappe. Aux yeux de Nathe, « ce qui est inné nous vient de nos grands-parents. » (F, p. 287) Étant donné que Blanche est la plus ancienne survivante, c'est sur elle que tous les espoirs reposent. Cependant, leurs attentes, tout comme celles du lecteur, restent en suspens. Dans une lettre adressée à Stéphanie, Blanche écrit : « Avec la passion propre à ton âge, tu crois à une révélation qui pourrait mettre un terme à ta souffrance. Tu voudrais qu'il y ait des faits sur lesquels t'appuyer. » (F, p. 233) Le fait correspond à une certitude, à une vérité, à une crédibilité. Blanche ajoute que « la mémoire est un organe d'une sophistication inouïe dont l'étendue dépasse de beaucoup notre simple histoire personnelle. » (F, p. 234) Ainsi, la mémoire telle qu'elle la définit, à la fois personnelle et collective, vaste et historique, est une mémoire qui en contient d'autres. Elle ne peut donc pas être saisie dans toute sa globalité : « c'est à toi d'inventer ce qui manque. Il est *vain, inutile et nocif* d'attendre quand nous avons hérité du don de l'invention. » (F, p. 234, c'est moi qui souligne) La gradation ascendante rappelle la comparaison qu'établit Martine Delvaux entre transmission et

contamination. De plus, Blanche favorise, en quelque sorte, l'acte de création. Mieux vaut l'invention que l'imitation et la reproduction.

La lecture de l'avant dernier chapitre du roman, « Blanche et Aanaq » semble faire écho à « Borigine ». Bien que le prénom Blanche ne soit pas un prénom énigmatique, il est, selon moi, investi d'une signification. L'aïeule a détruit les manuscrits dans lesquels Georges, son mari décédé, s'innocentait des accusations de pédophilie qu'un jeune garçon qu'il avait fréquenté avait portées contre lui. Symboliquement, en brûlant ces pages, Blanche tente peut-être ainsi de faire en sorte que la raison par laquelle son mari se décharge de toute responsabilité ne puisse plus justifier un geste du même genre. Jacob s'intéresse au rapport de force dans la complexe relation bourreau/victime, dans ce roman, mais aussi dans *L'Obéissance*, roman dans lequel la victime devient à son tour bourreau.

Le nom Blanche évoque aussi une nouvelle page sur laquelle tout récit peut advenir. En ce qui a trait au personnage d'Aanaq, il est la figure qui incarne l'origine, là où tout a commencé. Les deux femmes n'avaient pas besoin de parler la même langue pour se comprendre. Ensemble, elles « inventaient un langage qui ne pouvait pas inclure les anciens litiges. » (F, p. 255) Le déterminant défini ne permet pourtant pas au lecteur d'identifier les conflits auxquels la narratrice fait référence. En omettant d'en préciser leur nature, l'auteure évite volontairement de les réactualiser et élargit le champ des possibilités, car il s'agit des anciens litiges quels qu'ils soient. Une conversation entre Blanche et sa fille Fabienne, à propos de Georges, fait écho à ce que je viens d'évoquer : « Fabienne, ma petite fille, ce sont de vieux litiges. — Litiges », répéta amèrement Fabienne avant de reprendre : « Dis-moi si tu as bien dormi. » » (F, p.253) En somme, bien qu'il en soit question à au moins deux reprises, l'objet de ces conflits reste indéterminé.

Pour en revenir aux deux chapitres dont j'ai parlé ci-dessus, notons que c'est après avoir visité Blanche et rencontré Aanaq qu'Émilie rentre chez elle, mettant ainsi un terme à sa fugue, et ce, sans que le lecteur soit mis au fait de ses véritables motivations. Grâce au cran dont Nathe fait preuve, les deux aïeules parviennent à leurs fins, exactement comme elles l'avaient souhaité. Après être montées dans un canot, elles disparaissent dans la nature : « c'étaient vers le nord qu'elles allaient, les deux vieilles femmes qui s'étaient adoptées mutuellement pour remonter ensemble vers le nord, vers les aurores boréales, quand leur temps serait venu. » (F, p. 317)

Tous les éléments constitutifs du roman, tant sur le plan de la structure que sur celui du contenu, sont en parfaite cohésion avec la fonction que Suzanne Jacob attribue à l'écriture et plus largement, à l'art. La polyphonie du texte offre au lecteur différents points de vue, que ce soit à propos d'un personnage ou encore d'une situation, qui proviennent de la voix narratrice ou des autres protagonistes. En se positionnant en tant que lectrice, plutôt qu'en tant qu'écrivaine, l'auteure se dissocie radicalement d'une littérature qui prétendrait à une vérité universelle. Dans *Fugueuses*, Jacob reprend, sans aucun doute, l'une des fictions les plus anciennes et les plus dominantes, celle de la famille. Là où tout commence, la porte d'entrée de la société dans laquelle l'individu apprend à évoluer : « rien ne paraît plus naturel que la famille : cette construction sociale arbitraire paraît se situer du côté de la nature, du naturel et de l'universel<sup>31</sup>. » Or Jacob donne à voir la part de construit, d'arbitraire, de tacite dans l'apprentissage qui est transmis. Si certaines normes permettent d'harmoniser le vivre-ensemble, d'autres en revanche sont matière à réflexion.

---

<sup>31</sup> Pierre Bourdieu, « La famille comme catégorie réalisée », *op. cit.*, p. 34.



Le roman de Jacob comporte nombre de dichotomies : vérité/mensonge, collectivité/individualité, conformisme/transgression, peur/courage, bourreau/victime, pour n'en nommer que quelques-unes. Si les personnages oscillent entre deux pôles, c'est parce que l'auteure ne tranche pas. Bien qu'Émilie soit transgressive, il n'en reste pas moins qu'elle retourne auprès de Nathe et d'Alexa. La liberté réside d'abord et avant tout dans la possibilité de choisir. Le choix le plus déterminant pour l'individu, selon Jacob, est celui de se conformer ou non à ce que la société impose objectivement ou non : « C'est dans l'œuvre où nous entrons librement, où nous entendons une voix qui a fait ses choix et qui nous invite à faire les nôtres sans chercher à nous imposer les siens<sup>32</sup>. » Lire le monde, c'est ainsi le récapituler, c'est le réinterpréter, c'est revoir le vaste horizon des possibilités.

---

<sup>32</sup> Suzanne Jacob, *op. cit.*, p. 49-50.

## Bibliographie

### Corpus

JACOB, Suzanne, *Fugueuses*, Montréal, Boréal, 2005, 321 p.

JACOB, Suzanne, *La Bulle d'encre*, Montréal, Boréal, coll. : « Boréal compact », 2001, 148 p.

### Sur les œuvres de Suzanne Jacob

ANDERSON, Jean, « “Figures de fuite” : densité des textes et travail des lecteurs de Suzanne Jacob », *Voix et Images*, vol. 21, no 2, hiver 1996, p. 275–284.

BIRON, Michel, « Familles, je vous... », *Voix et images*, Vol. XXXI, n° 2, hiver 2006, p. 153-158.

EIBL, Doris G., « Fugueuses de Suzanne Jacob », *À la carte : le roman québécois (2000-2005)*, Frankfurt am Main, Peter Lang, 2007, p. 157-178.

LABRECQUE, Marie, « Suzanne Jacob, Tous ces monde en elle », *Entre les lignes. La littérature au féminin*, vol. 7, n° 3, Printemps 2011, p. 26-27.

LAPLANTE, Anissa, *La délinquance au féminin dans Flore Cocon et Laura Laur de Suzanne Jacob*, Université de Montréal, Mémoire de maîtrise, Département des Études françaises, 1994, 122 p.

SAINT-MARTIN, Lori, « L'amour et la rivière : L'obéissance de Suzanne Jacob » dans *Le roman québécois au féminin (1980-1995)*, Montréal, Tryptique, 1995, p. 161-173.

SAINT-MARTIN, Lori et VERDUYN, Christl (dir.), « Présentation », *Voix et Images Dossier Suzanne Jacob*, vol. 21, n° 2, hiver 1996, p. 216-217.

SAINT-MARTIN, Lori, « Suzanne Jacob, à l'ombre des jeunes filles en fuite », *Voix et Images*, vol. 21, n° 2, hiver 1996, p. 250-257.

VERDUYN, Christl, « “Être est une activité de fiction” », l'écriture de Suzanne Jacob », p. 234-242.

### Études théoriques

BADINTER, Elisabeth, *Fausse route*, Paris, Librairie générale française, coll. « Le livre de poche », 2003, 185 p.

BARTHES, Roland, *Mythologies*, Paris, Seuil, 2010, p. 8-9 et p. 225-247.

BOURDIEU, Pierre, *Esquisse d'une théorie de la pratique Précédé de trois études d'ethnologie sur Kabyle*, Genève, Droz, 1972, p. 163-189.

BOURDIEU, Pierre « La famille comme catégorie réalisée », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 100, décembre 1993, p. 32-36.

CHODOROW, Nancy J., *The Reproduction of Mothering: Psychoanalysis and the Sociology of Gender*, London, University of California Press, 1999, 269 p.

DELVAUX, Martine « La transmission n'aura pas lieu », *Liberté*, vol. 44, n° 3, septembre 2002, p. 66-74.

DUMONT-JOHNSON, Micheline et TOUPIN, Louise, *La pensée féminine au Québec : anthologie 1900-1985*, Montréal, Éditions du remue-ménage, 2003, 750 p.

NENGEH-MENSAH, Maria, *Dialogues sur la troisième vague féministe*, Les éditions du Remue-ménage, 2005, 247 p.

### **Sur la littérature au féminin**

GAUVIN, Lise, « Écrire/Réécrire le/au féminin : notes sur une pratique », *Études françaises*, vol. 40, n° 1, 2004, p. 11-28.

GUILLEMETTE, Lucie, « À la croisée du hasard et du déterminisme : atomisme logique et fractalité postmoderne dans *La démarche du crabe* de Monique La Rue », *Tangence*, n° 61, décembre 1999, p. 114.

LEDOUX-BEAUGRAND, Evelyne, *Imaginaires de la filiation : la mélancolisation du lien dans la littérature contemporaine des femmes*, Université de Montréal, Thèse de doctorat, Département des littératures de langue française, 2010, 473 p.

PASCAL, Gabrielle, *Le Roman québécois au féminin*, Montréal, Tryptique, 193 p.

SAINT-MARTIN, Lori, « Fugueuses, injurieuses, mimétiques », *Voix et images*, vol. XXXVI, n° 1, Automne 2010, p. 149-153.

SAINT-MARTIN, Lori, *Le nom de la mère. Mères, filles et écriture dans la littérature québécoise au féminin*, Québec, Nota Bene, 1999, 331 p.

SAINT-MARTIN, Lori (dir.), *L'Autre lecture La critique au féminin et les textes québécois*, tome 2, Montréal, XYZ, 1992, 215 p.

SAINT-MARTIN, Lori, *Malaise et révolte des femmes dans la littérature québécoise depuis 1945*, Groupe de recherche multidisciplinaire féministe, Université Laval, 1989, 373 p.

SAINT-MARTIN, Lori, « Splendeurs et misères de la critique littéraire au féminin », *Contre-voix. Essais de critique au féminin*, Québec, Nuit blanche, 1997, 294 p.